

2025

APRÈS LA RÉVOLUTION

**DES BALCONS AUX RUES,
L'ESPACE PUBLIC,
RICHESSE COLLECTIVE**

BALADE DANS NICE AUTOGÉRÉE

**MANIF DU TURFU
UNE LUTTE POUR LA
CONSTRUCTION !**

**SALAIRE À VIE,
BONHEUR À MORT**

BYE BYE GAFAM

**MAIS AUSSI :
FRONTIÈRES ENFIN
OUVERTES, PRISONS
ENFIN FERMÉES, POLICE
NULLE PART, JUSTICE
PARTOUT... ET AUTRES
JOYEUSÉTÉS !**

NUMÉRO 67
MAI 2025



1ER MAI 2025.

Il y a trois ans maintenant, après de violentes « émeutes de la faim » qui enflamment un pays exsangue, dont de nombreuses zones se développent déjà de façon quasi-autonome, l'ex-autocrate Macron (toujours en attente d'être jugé pour ses crimes à la Cour pénale internationale), soumis à un climat insurrectionnel quotidien, voit son gouvernement poussé à la démission. Quelques jours plus tard, une foule compacte entoure l'Élysée. La police et l'armée n'interviennent pas : il doit fuir. Tel le Conseil national de la Résistance de l'après-guerre, un conseil se met en place pour reconstruire l'économie du pays sur des bases écologiques, solidaires et non capitalistes. Ce jour, c'est le 1^{er} mai 2022, dont nous célébrons ce mois-ci l'anniversaire.

Qui aurait pu croire, quand les premiers cas de grippe Covid-19 se sont déclarés en Chine, il y a de cela 6 ans, que ce virus nous mènerait dans un monde totalement nouveau, impensable avant cela ? Qui aurait pu croire, quand nous sommes entrés en confinement, en mars 2020, que nous y resterions aussi longtemps ? Et que, pendant ce temps, le monde tel que nous le connaissions s'effondrerait ? Personne dans notre rédaction. Qui n'attendait que ça, pourtant...

Étrange époque que celle-ci. La Grande Pandémie, le Confinement...

Rappelez-vous. Ça a commencé graduellement. Pendant que nous étions enfermés chez nous, l'économie s'est mise à l'arrêt, et les bourses se sont effondrées. Puis il y a eu le krach systémique – un gros boum ! L'explosion de la bulle spéculative ; un effondrement bancaire généralisé. La majeure partie de l'argent du monde s'est ainsi volatilisée. Plus rien. Toutes les banques firent faillite, sans que les États, laissés en rade par leurs économies en confinement, puissent faire quoi que ce soit pour les aider.

En sortie de confinement, la moitié de l'humanité a donc découvert un monde capitaliste dévasté, miné par le chômage et la pauvreté. Afin de se reconstruire, et afin de prévenir un retour en force du SARS-Cov-3, la mutation du virus, tous les pays du monde adoptèrent alors des mesures protectionnistes strictes. Tout le monde s'est claquemuré de son côté. Et c'est ainsi que la mondialisation économique, brutalement, a pris fin. Commencée dans le sang des Incas, elle se concluait dans la fièvre des victimes du Covid-19.

L'armée des 12 pangolins avait fait son œuvre.

Nous avons vécu des épreuves. La société post-confinement fut, l'espace de deux ans, l'apogée de ce que le pouvoir capitaliste et autoritaire pouvait faire de pire. Sur la lancée des lois liberticides de l'état d'urgence sanitaire, nous avons été surveillés plus que jamais auparavant. Les manifestations furent violemment réprimées, sous la direction du ministre de l'Intérieur de l'époque Didier Lallement, en détention aujourd'hui. Et beaucoup d'entre nous périrent. Ce gouvernement macroniste fut la dernière incarnation du vieux monde : il est peu dire qu'il s'est débattu avant de consentir à mourir.

Mais ceci est derrière nous désormais. Nous vivons en harmonie avec la nature, dans des sociétés à échelle humaine, basées sur la démocratie directe. Nos Cités Libres se reconstruisent paisiblement. Et les nouvelles que nous avons du reste du monde sont bonnes. Partout en Europe, les régimes autoritaires ont été chassés par des insurrections populaires. Aux USA, Bernie Sanders, revenu dans la course électorale suite au décès de son principal adversaire et à celui de Trump des suites du Covid, mène une politique ambitieuse. L'Amérique latine unifiée suit enfin les traces de Bolivar. Les pays asiatiques retrouvent les voies du taoïsme. La plupart des pays africains, suivant le modèle développé jadis par Thomas Sankara, achèvent leur décolonisation, exproprient les grandes multinationales, et proposent un modèle écologique et social fondé sur la paix entre ethnies et la sobriété heureuse. Et le Moyen-Orient s'est organisé selon le modèle développé dans le Kurdistan syrien, ce qui a amené une paix que l'on peut espérer durable dans la région.

Ce monde actuel, c'est nous qui l'avons façonné par nos luttes. Et il est magnifique. Ainsi que je l'écrivais il y a longtemps, en 2019 : « *Nous sommes vivants, parce que nous avons pour nous les armes de la solidarité, du partage, de l'écologie sociale, de l'autogestion, de la démocratie directe, de la grève générale, du municipalisme libertaire, de l'occupation, des comités de quartiers, des assemblées populaires, bref de tout ce qui nous aide à communier ensemble dans ce simple fait d'être en vie et de refuser la loi des morts, et de recréer autour de nous ce monde vivant qu'ils ont tâché de détruire. Nous sommes vivantes, vivants, et ils sont morts* ».

Alors, pour célébrer cette date du 1^{er} mai 2022, et du monde vivant qui est né alors, revenons sur le chemin parcouru. Sur ce qui peut encore être amélioré. Et sur nos luttes, toujours, encore et à jamais.



IL EST BEAU LE MONDE !

SOMMAIRE

Il est temps de le dire, car je ne suis pas la seule : nous n'en pouvons plus de votre monde de débraillés !

Depuis le Covid-19, tout part en testicules. Au début, on y a cru au monde idéal : une sécurité civile renforcée, des drones par milliers et un vrai retour des frontières protectrices, donc fermées ! Et puis voilà que le monde a mal tourné. Aujourd'hui il est farci de hippies dégoûtants, de parlottes à n'en plus finir, de trucs partagés en veux-tu en voilà, de repas, de jardins, d'éducation populaire. Rentrez chez vous ! J'en peux plus !

J'étais hier dans mon « comité de quartier », et encore une fois j'en suis ressortie avec la migraine, mais comment est-ce possible d'aimer autant s'écouter ?! Et en plus, il n'est toujours question que de biens collectifs ! Comme si la propriété privée n'intéressait plus personne ! Et vas-y que je produis mon électricité avec des panneaux solaires, que je mets en place des potagers, des vergers, des moulins. C'est la petite maison dans la prairie des alcooliques ! Et puis maintenant y a des concerts tout le temps, du théâtre, de la danse, du cirqueeeee !

Parce que vraiment vous croyez que c'est sérieux de travailler 20 heures par semaine, hein ? D'avoir du temps, pour quoi ? Pour brailler dans les rues avec des guitares !? J'en peux plus des guitares... Moi quand j'avais du temps avant, j'allais dans les centres commerciaux, et maintenant qu'on « privilégie le local », qu'on favorise la « décroissance », y a plus de grandes surfaces ! Y a même plus de vigiles !!! Rendez-nous TF1, rendez-nous les vrais penseurs : Finkielkraut doit tellement se retourner dans sa tombe qu'il va finir par labourer la totalité de l'Hexagone.

Aujourd'hui des barbus mal lavés et des filles pas épilées sont les icônes de notre société ?! Je te froterais tout ça à la Javel moi, je te les foutrais par paquets entiers dans les lavomatiques de voitures là, vu qu'ils sont plus utilisés.

Et puis on s'y retrouve plus... depuis la suppression des loyers, tout le monde habite n'importe où, une chatte n'y retrouverait plus ses chatons ! Le grand métissage social soi-disant tant attendu... mais par qui ? Par des fumeurs de drogues incapables de compter leurs doigts de pieds !?

Et je ne suis pas la seule à regretter l'ordre établi, l'autorité du leader. Maintenant on ne sait jamais où on en est, tout le monde peut participer à son échelle. Alors que moi, mon échelle, c'était d'aller voter quand il faisait beau, et pour celui qui protégeait mes intérêts, j'aimais bien qu'on me dise quoi faire, maintenant faudrait que je me positionne, mais laissez-moi tranquille nom d'un chien.

J'en arrive au point d'organiser des manifestations dans mon salon avec Josiane, toutes les deux on se prend à rêver ! Des slogans on en a plein : « De la Police partout ! », « Travaille, consomme et rallume ta télé ! », « Du bitume dans nos quartiers ! », « Le salaire à vie on n'en veut pas, non non non à l'assistanat ! ».

Non mais on ne rigole pas avec Josiane hein, on a la rage, on pourrait même... casser des trucs hein, tiens voilà : le vase de mémé... J'en peux pluuuu ! En attendant je suis condamnée à la permaculture, aux effusions des fêtes de quartiers, aux gens suants qui veulent te prendre dans les bras pour n'importe quelle occasion. Rendez-moi la distanciation sociale par pitié ! Et surtout, surtout pour vos repas partagés... mettez-vous vos poireaux locaux dans le c... ! Ça donnera enfin du goût à vos quiches !

Bien cordialement,
Moi (et Josiane aussi hein Josiane !)

2025, APRÈS LA RÉVOLUTION

VIE LOCALE

Balade dans nice auto-gérée p.4/5

DOSSIER

Le jour où la caissière a «su planter»... p.6

Libres p.7

Au balcon les jardins p.8

En brèves... p.9

L'étrange créature au rebut p.10

Conseil de lecture : Pablo Servigne. p.11

Salaire à vie, bonheur à mort p.12/13

Manif' du Turfu / Pascal Praud reviens p.14

La visite p.15

L'internet de 2025 p.16

Le milliardaire survivaliste p.17

La balade est libre p.18/19

Canta la revolution ! p.20

Emmaüs 2025 : longue vie à la poire p.21

ARCHIVES DE L'ANCIEN MONDE

Le vieux monde de monsieur Macron p.22/23

Les émeutes de 2021, rappelez-vous p.24/25

AUTRES JOYEUSETES

Horoscouaïpe / Mots croisés / ... p.26

JEUX DE MOMES p.27

Edition : Association ARMA, Nice

Directeur de la publication : Jérémy Dotti

Directeur de la rédaction : Edwin Malboeuf **Couverture** :

Pluie Acide **Articles** : Macko Dràgàn, Kawalight, Bob, Tia Pan-

taï, Mouth, Vice et Versailles, Malsayeur le Médisant, La Gre-

nouille Ninja, Estebàn, Sam éclate **Illustrations** : Pluie Acide,

Vincent P.P.P. , Etienne, Pluie Acide, Mag Flynn, AnaiisJanin

Maquette : Morresk **Logo** : Eli **Prix de vente** : gratuit en ver-

sion numérique **Date de parution** : Mai 2020 **Date de dépôt**

légal Mai 2020 **Numéro ISSN** : 2680-8749

Contact : contact@mouais.org



BALADE DANS NICE AUTOGÉRÉE

Lettre à une camarade du Rojava • Par Macko Dràgàn, illustrations Maurice Maubert



Chère Vivyan,

Je suis content d'avoir de tes nouvelles, et de savoir que tout va bien chez toi, au Kurdistan syrien. Tu me dis que vous vivez désormais en paix, et en harmonie avec la nature. Et tu me demandes comment se passent les choses pour nous, ici. Alors j'ai décidé de te raconter notre vie dans notre Nice autogérée, depuis la fin de la Grande Pandémie et l'effondrement de la société d'avant. Afin que tu puisses, toi aussi, mesurer le chemin parcouru.

Tu te rappelles de notre pangolin d'appartement du Vieux-Nice – oui, celui d'où la mairie voulait nous expulser ?

Nous y sommes toujours. La régie municipale du logement, l'assemblée citoyenne qui gère le parc locatif, nous a rétablis dans nos droits – en même temps qu'elle a mené des milliers de réquisitions. Nous avons déjà un compost sur notre balcon, mais nous pouvons désormais accéder aux toits, où le potager collectif de l'immeuble a été planté et où poussent nos tomates, salades, choux, courgettes et courges. Un récupérateur d'eau de pluie et des panneaux solaires ont également été installés. Avec les voisins, on s'y retrouve souvent, le soir, pour regarder le soleil se coucher en buvant un pastis-maison sorti de l'alambic, et en jouant de la guitare. Les chats noirs vont et viennent ici et là : ce sont devenus des animaux sacrés (avec les flamands roses, pour une raison fort mystérieuse), donc on ne les emmerde pas.

Ce matin, après avoir gratté le dos du mien qui dormait au soleil, je me suis levé pour faire un tour en ville. Des courses à faire : demain, avec les voisins, nous faisons une grande fête pour célébrer une naissance, et c'est moi qui dois préparer la ratatouille.

JE SORS DONC DANS LA COMMUNE LIBRE DU BABAZOUK - LE VIEUX-NICE AUTOGÉRÉ.

Si c'est une assemblée des assemblées qui gère les services publics municipaux (hôpitaux, justice, allocations...), chaque quartier-village est devenu autonome, géré par des comités locaux dont les assemblées pop' se rassemblent tous les dimanches dans la grande salle des fêtes. Celle dont les concerts et les repas partagés rythment notre quotidien. Même si de la musique, il y en a partout et tout le temps : les artistes de rue, clowns, musiciens, jongleurs, animent nos ruelles jour et nuit. L'un de ces troubadours en guenilles, tandis que je passe à côté de lui, me chante du Patrick Sébastien. Sans doute un ancien Gilet jaune... Puis il hurle : « nique les gardiens du bien-vivre ! » Ce sont les citoyens élus pour faire respecter les lois collectives. Tu te rappelles, avant on appelait ça des flics. Ils ne sont plus violents, mais pas plus populaires que dans l'ancien monde.

Des plantes et des arbres poussent librement ici et là, la plupart comestibles. Le goudron a été enlevé. Je croise une amie en train de s'occuper des ruches. Je la salue en la checkant du coude. Une

autre passe avec son troupeau de brebis fromagères, qu'elle emmène paître sur la colline du Château, où pas mal d'anciens de la ZAD ont installé un campement. Et j'arrive, enfin, au grand marché du cours Saleya. Avant, c'était un endroit plutôt snob, envahi par les touristes. C'est maintenant un grand souk, couvert de magnifiques fresques murales. Beaucoup, très sombres, témoignent cependant des heures difficiles de 2021. Ça, et les impacts de balles. Les séquelles du post-confinement. Ici, on trouve de tout : des épices et produits variés y sont acheminés quotidiennement, et viennent des localités avoisinantes ou, plus loin, de tout le pourtour méditerranéen, par train ou à voile. Les poissons viennent de notre vieux port. Des vendeurs à la sauvette proposent aussi des smartphones sous le manteau – mais l'utilisation de cette drogue est ici très mal perçue. Je fais mes emplettes. On paye désormais soit en Eurofrancs, la monnaie « nationale », soit en monnaie locale, le païou.

Mes achats faits, je rentre me faire à manger. Je branche la radio, qui diffuse des nouvelles du monde. Ruffin, toujours à la tête du CNR établi en 2022, tente à grand-peine de réunifier les zones autonomes. Les pays d'Afrique se mobilisent pour fêter l'anniversaire de la mort de Thomas Sankara, la nouvelle inspiration de toutes les sociétés du continent. Des cas de résurgence du SARS-Cov-2 ont été signalés ici et là. Des pirates punks, très fréquents dans les Caraïbes, ont trouvé Bernard Arnault sur une île déserte paradisiaque, qu'ils ont réquisitionnée après avoir remis le milliardaire au tribunal international de la Haye, où il sera jugé avec tous les autres : Bolloré, Bezos, Macron...

Pour digérer, je décide d'aller faire un tour, et de passer prendre le café chez mon pote Slim, en « banlieue ». Sur le trajet vers le tram gratuit, je passe par la place Garibaldi-Bookchin où, sous les statues des deux grands révolutionnaires, a lieu une assemblée populaire. Tandis que des familles pique-niquent dans l'herbe, ça crie, ça s'engueule – le débat porte, semble-t-il, sur le dernier bouquin de Lordon, que certains jugent un peu tiède – il faut dire que, n'étant pas anarchiste, il est aujourd'hui tenu pour quasiment à droite. Comme Ruffin.

ASSIS DANS LE TRAM, JE ME RAPPELLE DE LA VIE, ET DE LA VILLE, D'AVANT.

Cet espace rempli des émanations des voitures, des flashes agressifs des écrans publicitaires, peuplé de militaires et de flics, où nous étions sans cesse surveillés, contrôlés, traqués. Ces grands magasins absurdes, temples d'un consumérisme mondialisé délirant ; ces buildings, cages de verre inspirant et expirant leur flux continu de parasites en costume-cravate. Toute

cette vie invivable, ce système organique malade que le virus s'est chargé de venir terrasser. Quand nous parlons aux minots d'aujourd'hui de ce monde-là, ils ont du mal à y croire. « Vous avez vraiment grandi là-dedans ? »

J'arrive à l'Ariane, jadis une banlieue grise, aujourd'hui un quartier vert, joyeux, cosmopolite. Dans le temps, les médias dominants présentaient ce genre d'endroits comme des zones perdues, irrécupérables. Mais en fait, c'est notamment là où se sont tissés les premiers réseaux de solidarité qui ont permis de nous reconstruire, après l'effondrement. Et suite à l'après-midi passée à discuter avec mon ami, la soirée se conclut sur un concert punk-rap-afro-féministe en plein air, sur la place principale du quartier. Une masse de citoyennes et de citoyens libres, assis aux terrasses des innombrables bars, écoutent sur scène, une bière locale à la main, quatre jeunes femmes appeler à ne jamais cesser la lutte.

Bien sûr, tout n'est pas rose dans notre ville. Il y a encore aujourd'hui, malgré l'entraide, malgré le salaire à vie, beaucoup de personnes qui vivent dans des situations difficiles. Et puis, il y a toutes celles et ceux qui ne jouent pas le jeu,

ne participent pas à l'effort collectif. Qui regrettent le monde d'avant. Même si pour eux, finalement, bien peu de choses ont changé :

ils continuent à travailler et consommer comme avant, c'est-à-dire comme des cons. Mais ça, on ne pourra jamais les en empêcher... et leur connerie, aujourd'hui, ne détruit plus le monde : elle ne détruit qu'eux.

Toutes les usines, toutes les entreprises, sont autogérées. Les gens qui travaillaient dans des activités polluantes ou socialement néfastes, ont été redirigés dans d'autres filières, notamment le travail social, l'agriculture et le développement durable. Et ils ne peuvent plus bouffer de viande industrielle et de Nutella. Ce qui est déjà un immense progrès, tu en conviendras.

La criminalité, la violence et l'égoïsme n'ont évidemment pas disparu – même si nos structures sociales ne les encouragent guère. Et il y a les riches, qui se sont claquemurés dans leurs beaux quartiers. Toujours à attendre, assis sur leurs tas d'or, que leur heure revienne. Reviendra-t-elle ? Rien n'est moins sûr. Ce qui est sûr cependant c'est que, pour le moment, c'est nous qui avons gagné. Et que nous allons rester vigilants. Mais de toute façon, le feu de la révolution ne s'éteint jamais.

Bien à toi.

Salutations libertaires.





LE JOUR OÙ LA CAISSIÈRE A " SU PLANTER " LE GESTIONNAIRE

On l'appelle aujourd'hui le « point de bascule de l'anthropocène », c'était à l'orée de l'année 2020, un simple virus a renversé radicalement l'ordre des choses. • Par Bob

Lors de ce que l'on nommait le « confinement », la population française, travaillée par des années de luttes (de Nuit Debout aux Gilets jaunes), a soudainement réalisé que les métiers les plus importants étaient d'ordinaire les plus invisibilisés, les plus déconsidérés, des « emplois non qualifiés » disait-on, les métiers les plus mal payés et principalement occupés par des femmes, même si l'on ajoutait qu'il n'y a pas de sot métier. Alors que les Françaises et les Français étaient assignés à résidence, ces professionnels continuaient d'assurer les fonctions les plus essentielles à notre société. Aides-soignant.e.s, auxiliaires de vie, petit.e.s commerçant.e.s, employé.e.s de nettoyage, caissier.e.s, éboueurs.euses, transporteurs.euses... exerçaient leur métier au péril de leur vie (et celle des autres).

« *Nous redécouvrons que tout travail est une forme d'altruisme* » déclarait l'agrégé d'économie et docteur en sciences de gestion Olivier Babeau le 7 avril 2020.

Il apparaissait que dans la grande balance de l'apport de chacun à l'intérêt général, ces salariés (pour la plupart) étaient nettement plus utiles à la France que les publicitaires, les avocats fiscalistes ou les consultants en management. Ceux qui étaient considérés comme des « riens » que l'on croise dans les gares lorsqu'on a réussi, nous ont montré que « l'ascenseur social » tant vanté menait souvent à des emplois antisociaux, voire climaticides puisque contribuant à la destruction de notre écosystème et au réchauffement climatique. L'oligarchie, qui fonctionnait en vase clos de manière népotique et qui validait tous les consensus libéraux, s'est retrouvée face à une évidence : sans ces « riens », ils ne survivent pas.

Criante vérité : ces pseudo-élites ne servaient à rien, voire étaient nuisibles à la collectivité. Ces gestionnaires de tous poils ne créaient aucune vraie valeur. Il fallait donc repenser la question du « statut social », réfléchir sur la « valeur » des métiers. Pour le citoyen, la caissière qui gagnait 800€ par mois devenait infiniment plus précieuse et valeureuse que le directeur en ressources humaines d'une marque polluante et exploitatrice.

Aux États-Unis, on se rendait compte que les Afro-Américains étaient les plus touchés par le virus, parce que devinez quoi, oui c'étaient eux qui occupaient en masse les emplois les plus précaires... mais les plus essentiels. Ces précaires du monde entier s'agglutinaient dans les transports en commun pour aller

au boulot, dans l'impossibilité financière de rester confinés, ils produisaient et acheminaient les biens dont nous ne pouvions pas nous passer, ils nettoyaient les hôpitaux, ils ramassaient les ordures. Se nourrir, se soigner, se vêtir et se loger, voilà les besoins sociaux essentiels que nous semblions découvrir, et non des tableurs Excel présentant les projections prévisionnelles des cours boursiers.

Mener une vie dans des conditions véritablement humaines, authentiquement humaines, impliquait déjà qu'il y ait des services publics de qualité, que l'on intègre la notion de « commun », et pour cela, il fallait récupérer de l'argent, beaucoup d'argent. Vous connaissez la suite, c'est allé très vite. Après la destitution du président M. et de son gouvernement, une constituante et la fondation d'une nouvelle république amenèrent à l'instauration d'un salaire universel et la nationalisation des entreprises essentielles à notre autonomie ; des dizaines de milliers d'agriculteurs diplômés furent formés et il y a trois mois, la « grande nomenclature des aliments probes » fut votée par référendum et imposée à la grande distribution : les pâtes et le pain furent déclarés « essentiels », mais le Nutella à l'huile de palme fut prohibé. La « nomenclature » vise notamment les entreprises et produits jugés responsables de la crise écologique actuelle et de l'exploitation abusive des travailleurs.

Aujourd'hui, les grilles de salaires (cumulables au salaire universel) s'attachent aux activités et besoins essentiels. Ainsi les artisans menuisiers, boulangers, les électriciens et métiers du bâtiment par exemple, ont acquis des « taux de valeur » de premier rang, ils sont à présent surnommés les « premiers de cordée » en référence au président déchu dont chacun a honte de prononcer le nom.

Renverser les élites financières et réquisitionner leurs actifs et patrimoines ont permis de financer très facilement la République solidaire dont nous sommes citoyennes et citoyens. Alors qu'on nous enjoignait à rêver de devenir milliardaire, nos compatriotes s'éveillent dorénavant le matin en se demandant « comment m'épanouir en me sentant utile à l'intérêt général ? ». Et hier, le dernier gestionnaire de patrimoines de notre pays a cessé son activité ! Il dit en être arrivé là à cause de ses parents et a secrètement toujours voulu confectionner des chapeaux. Nous lui souhaitons une grande réussite !

La fin d'un monde

Aujourd'hui nous commémorons la fin d'un monde. Et c'est l'occasion pour moi de réaliser la stupéfiante capacité de l'être humain à s'adapter, et avec quelle rapidité ! Il est presque impossible aujourd'hui d'imaginer qu'il y a seulement quelques années, nous n'étions pas libres, et que tant d'entre nous ne s'en rendaient même pas compte. C'est en déconstruisant ce monde, notre quotidien, nos habitudes, et en nous déconstruisant nous-mêmes, que nous avons pu prendre conscience de l'étendue des dégâts, du pouvoir des préjugés, de la colonisation massive dont nos esprits avaient été victimes. Et combien nous les avons parfois laissés coloniser ! La phrase de Rosa Luxembourg, « *ceux qui ne bougent pas ne sentent pas leurs chaînes* », est d'ailleurs gravée dans le marbre place Garibaldi-Bookchin, et claqué de mille couleurs, afin que nul-le jamais ne puisse l'oublier.

Et finalement, nous n'avons pas eu besoin de couper des couilles pour y parvenir, mais nous n'avons pas non plus demandé gentiment qu'on nous accepte. Nous avons exigé, nous avons lutté, nous avons imposé, nous avons crié, très fort, et nous avons arraché notre liberté.

Ce qui a permis la victoire, c'est surtout l'union de toutes les femmes, cette convergence de tous les milieux, de toutes les classes sociales, de toutes les personnalités, dans une intersectionnalité des luttes si glorieuse qu'elle a tout emporté sur son passage.

La victoire, et notre liberté

C'est des femmes en particulier que je dois vous parler aujourd'hui. Nous avons payé un lourd tribut durant tant de millénaires, et la révolte victorieuse a été longue à venir. La violence que nous avons subie laisse un goût amer dans le corps de toutes les femmes. Mais nous avons réussi. Nous avons vu le monstre en nous et l'avons combattu. Nous avons vu le monstre devant nous et l'avons combattu. Et pour cela il faut remercier les Sauvages (ainsi nommées en hommage à Jacqueline Sauvage⁽¹⁾), mais aussi en raison de la brutalité de leur révolte), ces femmes victimes de violences accrues durant le Grand Confinement de 2020, qui se sont unies et organisées contre l'opresseur. Par la force de leur désespoir, de leur volonté farouche, de leur colère et de leur souffrance, elles ont ouvert les yeux de toutes les femmes, et ont partagé avec elles leur faim, leur besoin de liberté. Et l'union faisant la force, elles ont mis à genoux le système patriarcal.

Oh bien sûr, il existe encore, et peut-être qu'il existera toujours. Même si aujourd'hui on n'en voit plus que les soubresauts de l'animal qui agonise, ses racines sont si profondes qu'il semble illusoire d'imaginer l'éradiquer complètement un jour. Nous avons bien progressé cependant, et les taux de violences sexistes sont presque nuls. Il va de soi que cette avancée est à mettre en lien avec l'autonomie financière acquise grâce au salaire à vie et bien sûr la déconstruction de la famille, du couple hétéronormé, et la lutte globale contre toutes les violences. Et la capacité des gens à s'unir, se relier, échanger, est fondamentale à ce sujet car elle permet une solidarité garante par elle-même de la non violence, et d'une quasi-impossibilité pour une personne de se croire toute-puissante et d'en brutaliser,

d'en soumettre une autre : ses voisin-es ne le permettraient pas.

Sororité

Il est important aujourd'hui de penser à toutes ces femmes, depuis la nuit des temps, qui vivaient la peur, chaque jour, chaque nuit, la souffrance de leur corps, le désespoir impuissant, la colère sourde, la brûlure du sentiment d'injustice, l'impossibilité d'en parler, l'absurde honte, la dissociation. La société et son assentiment silencieux, le poids de l'éducation, la violence des mots, des gestes quotidiens. L'esclavagisme aux chaînes invisibles, l'esprit si colonisé qu'on doit y chercher une parcelle de soi, un acte ou une parole libre, qui ne serait pas le fruit d'une plantation extérieure.

Certes, si peu de temps a passé, et pourtant, les mentalités ont changé si vite. Sans doute parce que le monde entier en a été affecté, et que toute notre grille de lecture du monde en a été bouleversée. Les adolescentes rient aujourd'hui d'imaginer que les soutiens-gorge ont pu avoir une utilité quelconque, et encore plus de penser qu'ils nous emprisonnaient les seins. Aujourd'hui le soutif est devenu un jeu, prisé de toutes, et un accessoire si pratique qui peut revêtir mille utilités au quotidien, personnellement j'y suspends mes fruits. Il reste également le symbole de l'oppression qui était vécue par les femmes.

Nous avons gagné

J'étais de celles qui luttaient pour les droits des femmes dans « le monde d'avant », et aujourd'hui cette commémoration est l'occasion de jeter un regard en arrière, de mesurer le chemin parcouru, et de faire le point sur les luttes qu'il nous faut encore mener.

Oh, nous le savons, la chair est faible, les vieilles habitudes reviennent vite, et des millénaires de domination ne peuvent disparaître en quelques années, effaçant à jamais leur empreinte dans les cerveaux de toutes. Et pourtant... nous avons fait un rêve et le voilà qui semble bien s'être réalisé. Beaucoup d'entre nous, féministes de l'ancien monde et du nouveau, veillent, guettent les soubresauts patriarcaux. Certes, la bête est probablement tapie dans l'ombre et attend son heure. Mais en ce qui me concerne, je pense que nous avons gagné. Parce que la violence était en nous, il était plus facile de lutter contre elle, une fois repérée. Le problème était dans nos cerveaux, et c'est par eux qu'il fallait déconstruire, ce que nous avons fait. Une fois l'ennemi identifié, il était plus facile à vaincre. Il nous fallait un élan, les Sauvages nous l'ont donné, et nombreuses sont celles qui ont eu l'intelligence et le courage de s'en saisir, créant une gigantesque et galvanisante vague d'éducation et de solidarité dans la lutte.

Et pour ça, mes sœurs, n'oublions jamais : la liberté est fragile, et comme le disait Jefferson, son prix est la vigilance éternelle. Et comme le disait la Sauvageonne, féministe tête de proue des Sauvages : « *on leur fera péter le cubi de rouge sur la tête s'il le faut, on leur fera bouffer nos stérilets, mais on sera libres, et on les emmerde !!!* »

L

I

B

N

E

S



Nos balcons ont fleuri il y a cinq ans, dans la frousse, dans l'espoir, dans la clameur. On y a gueulé la solidarité. On a tapé des mains, des casseroles, avec nos gamins, les grands-mères, et nos verres. On a chanté, on a dansé, accroché des banderoles, des mots pour pas crever, pour lutter. On se criait plus « vos gueules », on a commencé à se parler. • Par Staferla, illustration Etienne

On se croyait figés, prisonniers, alors qu'en fait c'était le début du Libre. Le libre qu'on avait lu à l'envers depuis bien trop longtemps. Libre à l'époque c'était un contrat pour la vie, un jardin clôturé, un téléphone géolocalisé. Libre c'était manifester sans déborder, c'était crier muselés. Libre c'était la laisse à glissière. C'était l'assurance pour mourir, les obsèques bien gérées. Libre, c'était fumer avec des photos de poumons décomposés, c'était boire avec l'éthylotest de la raison, c'était danser surveillés, alourdis d'un surmoi capitaliste, celui du travail et de la patrie. Et aujourd'hui c'est capital d'être libre.

Nos balcons ont fleuri, ils sont devenus nos jardins. Des toits de nos immeubles, aux interstices invisibles, les espaces sont libres. On y plante, on y croît, la rue est non seulement à tout le monde, mais bien à chacun. Finis les barrières dans les parcs, les bancs où l'on ne pourrait pas s'assoupir. Tu ne circules plus, tu arpentés. Les places sont requises et plus surveillées. Les festins aux voisins, les carnivals au peuple, les murs aux artistes, les barbelés au passé. Les vieux peuvent de nouveau cancaner dans une rue où l'on peut s'installer, les jeunes sur la pelouse, ou sur la terre brûlée, le bitume se fissure où il n'est plus désiré.

Les trop grands privilégiés, ceux qui ne nous laissaient qu'un bout de rocher pour voir le soleil se coucher sur la mer, c'est terminé. On a réquisitionné les villas indécentes, les hectares de jouissance privée, jamais habités, prenant toute la place sur le chemin des douaniers. Ils sont aujourd'hui les lieux de nos assemblées, et c'est étonnant mais pas grand-monde n'a pleuré sur l'épaule des déshérités. Aujourd'hui on y vit, on a viré les portails, les grilles et les clôtures. Et franchement ça le fait, un vrai sentier des pirates. Tout le monde peut dormir quelque part, avec tous ces putains de mètres carrés récupérés, les 18 dressings sont devenus des cuisines, des bibliothèques, et dans les baignoires en cuivre on fait pousser des fraisiers. Les matelas s'étalent sur des plages qui ne seront plus jamais privées.

Rappelons-nous juste ce que nous étions avant, chacun chez soi. Il a fallu se distendre socialement, se toucher seulement de loin, pour vouloir se rapprocher. Il a fallu des espaces confinés, pour réinventer des lieux partagés, alors soyons satisfaits et même fiers car des balcons nous avons fait nos balibres.

EN BRÈVE...



COMMENT SORTIR DE LÀ, ALORS ?

« Je suis tenté de faire un parallèle avec le numérique : tu peux incriminer les Gafa [Google, Apple, Facebook, Amazon], mais personne ne t'oblige à t'inscrire sur un réseau social aussi fliqué que Facebook, à utiliser Google (la machine de guerre du traçage) comme moteur de recherche, à laisser tes courriels être lus par des collexiqueurs. Nous sommes parfaitement libres d'utiliser ou non ces outils hautement tracés. Ces entreprises vont tout faire pour nous pousser à la dépendance, bien sûr. C'est leur cœur de business : designer la dépendance, revendre les traces. Mais il y a toujours moyen de refuser, d'y échapper, d'utiliser Framasoft, des moteurs et des logiciels libres. De ne pas avoir de smartphone. Ce combat est d'abord à mener entre soi et soi, pour savoir jusqu'à quel point — au nom de la sécurité, du confort et de la paresse — on est prêts à cesser d'être une femme ou un homme libre. »

A. Damasio / 28 avril 2020 / Propos recueillis par Hervé Kempf / Reporterre.net

LA SANTA AU POIL

Comme tous les 1ers mai depuis trois ans, je laisse mes vêtements au placard. Il y a un peu de brise dehors, ce n'est pas grave, ça les aérera. En rejoignant le quai Rauba Capeu, je remarque que cette année, je ne suis plus le seul à sortir voiles au vent. Cela met du temps, mais la libération des corps induite dans la destruction du capitalisme commence à prendre... corps. Je vois des amies toutes galbes et poils dehors. Je dois admettre que je mets du temps à m'y habituer aux poils féminins, en tant que féministe inachevé. Mais finalement, sa moustache lui va bien quand je la regarde de dos. (Je vais encore me faire engueuler pour cette blague). Néanmoins, au fur et à mesure que je me rapproche de la mer, je constate avec ravissement que les gens sont à poil cette année, au sens propre comme au figuré. Pour seul habit, l'habituel habit de la Santa Capelina : un chapeau fait main, ou pieds pour certains il semblerait. Il y a quelques éberlués qui observent ces hordes de gens nus en pleine rue. Car cette année, la Santa Capelina est franchement dénudée et ça rafraîchit. Au sens propre comme au figuré.

MIM



SOROLIBERTÉ

Hé les meufs ! Qui dit commémoration dit souvenir... Alors rappelons-nous qu'il y a seulement 5 ans nous avions peur de sortir dans la rue, nous dépensions une énergie et un fric fou à nous maquiller, nous épiler, nous habiller... Et aujourd'hui, savourons cette liberté toute neuve ! Le maquillage est pour tout le monde et coloré, festif, joyeux ! Plus de clichés auxquels correspondre, plus de sexualité et de désir clé en main, tout est à réinventer ! Nous sommes enfin libres, ou plutôt libérées. Plus de grosses, plus de moches, plus de « trop » ou « pas assez », puisque plus de canons absurdes. Finie la peur, finie la colère : la solidarité, la sororité en ont eu raison. Alors merci à nos sœurs de lutte, depuis la nuit des temps, grâce auxquelles nous explorons aujourd'hui un nouveau monde, et comme il est bon de le construire ensemble, après l'avoir tant déconstruit.

A.K



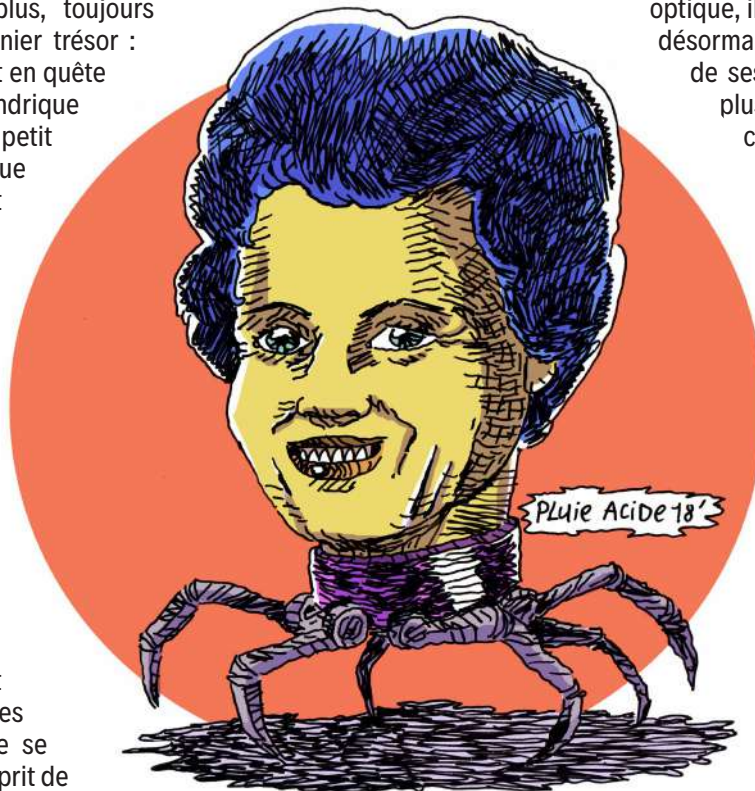
L ÉTRANGE CRÉATURE AU REBUT

Alexis était avec ses amis, ils ont pour habitude de chercher, dans cette déchetterie du nord de la ville, des circuits et microprocesseurs transformables afin d'alimenter la banque Low Tech Côte d'Azur qu'ils ont fondée. Depuis la Grande Nomenclature contre l'obsolescence programmée, leur passion est de réparer et faire évoluer nos outils électroniques. Alors que ses comparses rangeaient le fourgon, triant les derniers composants dans des tiroirs étiquetés, Alexis flânait quelques minutes de plus, toujours à la recherche d'un dernier trésor : voilà trois mois qu'il était en quête d'un connecteur cylindrique G-8 femelle mais son petit groupe ne glanait que des circuits linéaires et des ponts de diodes. Un bruit d'éboulis attira son attention, le monticule de régulateurs et transistors frémissait encore lorsqu'une ombre robotique se faufila vers l'amas de condensateurs et potentiomètres. Alexis comprit immédiatement à qui il avait affaire ; il faillit éclater de rire et héler ses amis, mais le panoptère se serait enfui. Alors il entreprit de le suivre en silence.

Devant lui s'alignaient les bennes d'afficheurs LCD, il se trouvait dans la section optoélectronique. Il perçut un vrombissement du côté des interrupteurs optiques et composants infrarouges. La créature devait sûrement rechercher des caméras XLOR de rechange, alors que le standard était désormais XMOR en accu de 12. Les XLOR sont de nos jours introuvables, totalement obsolètes car trop gourmandes en énergie. La chimère, célèbre à l'époque pour ses 862 caméras vissées sur tout le corps et connectées entre elles (et à l'ancien centre de contrôle du réseau de vidéo-protection de Nice), devenait donc progressivement aveugle puisqu'il était insupportable d'adapter les XMOR sur ses

terminaisons optiques.

Le contenant de mandarins à bobines venait d'être bousculé à vingt mètres d'Alexis et il aperçut un tentacule de titanium, sans extrémité, brasser péniblement le vide, sorte de membre ondulant mais sans utilité puisque désormais sans vision. Le sourire d'Alexis s'effaça, une douce tristesse s'installa. Il se souvint de cette année 2023 où, bousculé par ses opposants



mais surtout par une population désireuse d'instaurer une collectivité municipale autogérée, le maire de Nice avait été désavoué et rejeté alors qu'il venait d'équiper tout le département de drones autonomes. Nous ne savons pas encore que dans une ultime tentative de contrôle des habitants, il avait eu recours aux conseils transhumanistes de ses pseudo-scientifiques d'amis. Certains d'entre eux, tel le Professeur R., n'hésitèrent pas à l'opérer et lui greffer ces incroyables aptitudes robotiques qui ne bénéficient plus d'aucune maintenance aujourd'hui.

Alexis imagina cette chose organique toute molle prisonnière d'une carcasse

métallique grippée, dépendante de matériels électroniques défectueux et d'un autre âge. Mais la pauvre bête ne fouillait pas les sections optiques, non, elle s'était arrêtée près du quartier des commutateurs. Alexis s'était approché et voyait rouler au sol des connecteurs rotatifs alors que des dip-switches virevoltaient, des inverseurs et des microrupteurs étaient projetés en l'air, une roue codeuse s'échoua même à dix centimètres de lui. Le panoptère ne souhaitait donc pas renouveler son optique, il n'en était plus là, il cherchait désormais à sauver les interconnexions de ses équipements. Alexis n'avait plus du tout envie de sourire, il comprenait que son ancien

maire luttait pour sa survie. Dans un élan de pitié, il s'élança et dépassa une grosse caisse de circuits imprimés. Perdu dans un maelström de connectiques diverses étalées autour d'un corps désarticulé, une tête perchée au bout d'un cou télescopique contemplait Alexis d'un air hagard, seule une demi-douzaine de points rouges sur 862 restaient éclairés, les bras rétractiles pendaient en laissant des sillons dans les monticules de microcontrôleurs abîmés.

Alexis laissa presque rouler une larme à mesure que l'animal cybernétique s'effondrait. En s'écroulant, le panoptère tenta de s'agripper à un stock de diodes Zéner qui s'éparpillèrent en clignotant autour de lui, alors que ses dernières caméras s'éteignaient enfin. La bouche de l'Estroborg, comme on le surnommait jadis, se tordit et Alexis approcha son oreille pour entendre ses ultimes borborygmes. Sans surprise, la voix métallique énonça « restez chez vous » et Alexis ne put s'empêcher de clamer cette formule qu'il avait tant entendue concernant son désormais défunt maire : « *Non mais quel crétin !* ».



Une autre fin du monde est possible de Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chappelle (Anthropocène Seuil, 2018)

• Par Estebàn

En 2015 paraissait *Comment tout peut s'effondrer* de Servigne et Stevens et beaucoup d'entre nous découvraient la collapsologie, courant de pensée qui étudiait les risques d'un effondrement de la civilisation industrielle et ce qui pourrait succéder à la société actuelle.

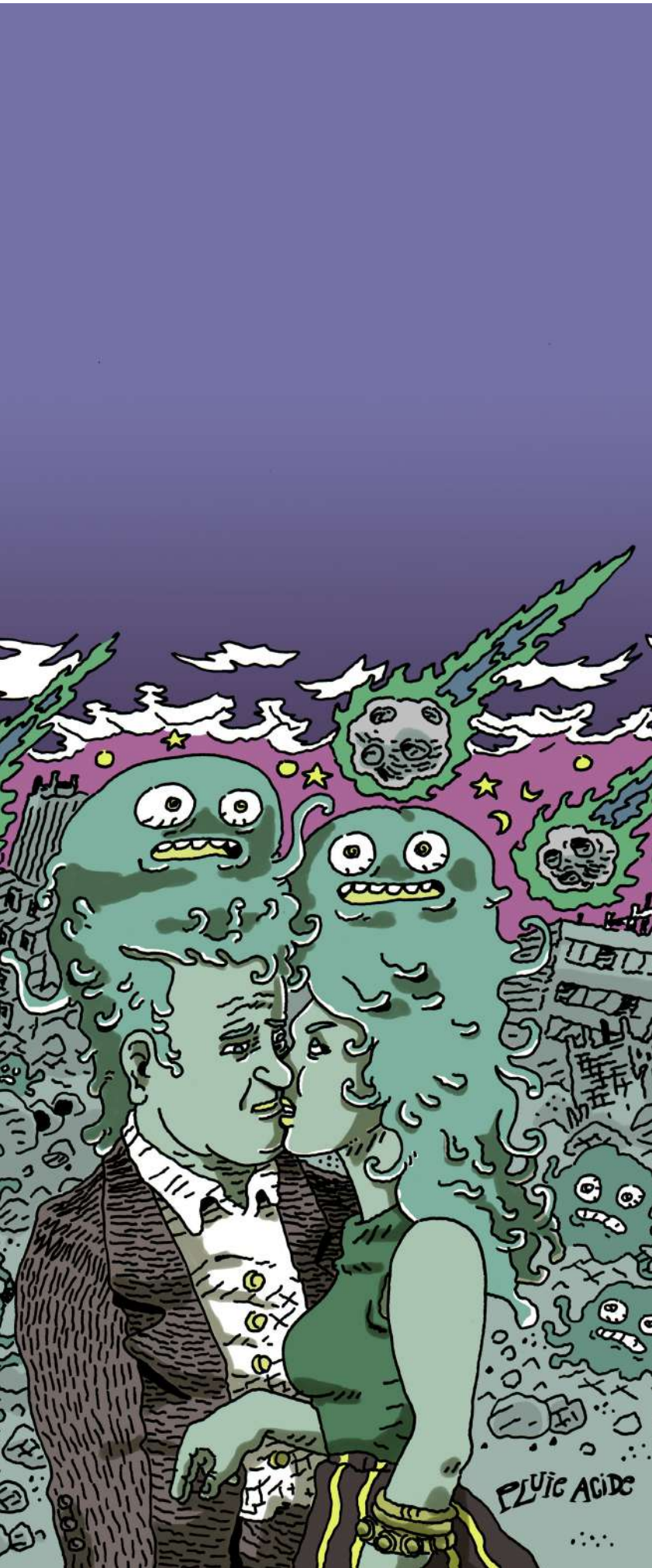
Ça avait été une grosse claque, en tout cas pour moi. Le constat était clair, les faits énoncés limpides. L'utopie avait changé de camp : on nous avait fait croire qu'une croissance infinie était possible dans un monde aux ressources limitées. Le réveil était âpre. Mais voilà, comment vivre avec cette idée ? Comment ne pas sombrer dans un pessimisme dépressif où la seule issue semblait devoir renoncer à tout et ne plus vouloir tenter quoi que ce soit ?

C'est là que le livre *Une autre fin du monde est possible* avait son utilité. Car ici, les auteurs s'engouffraient dans la « collapsologie » et donnaient toute une série de pistes de réflexions passionnantes qui nous faisait nous sentir moins seul.e.s, et la clé de la réflexion était là. L'entraide et le collectif pouvaient nous aider à assimiler tout ça (et non à le nier), à le regarder en face, à nous apprendre à vivre avec nos peurs et nos angoisses. Entrer en collapsologie, c'est d'abord se (re)connecter au reste du monde, aux humains, mais aussi aux non-humains (animaux, végétaux, champignons...) et comprendre que nous faisons partie d'un vaste système.

C'est aussi comprendre qu'il faut passer par les mêmes mécanismes que celui d'un deuil : déni, colère, marchandage, tristesse et acceptation (Elisabeth Kubler-Ross). Mais, tout comme un deuil, il faut être entouré.e, accueilli.e, épaulé.e avec bienveillance.

Et c'était ici que l'ouvrage nous consolait. Car oui, on ne sauverait pas le monde capitaliste, mais nous étions en capacité d'inventer d'autres mondes, en nous reconnectant aux autres humains (nos amis, nos voisins, nos migrants...), aux non-humains, à la nature (que le capitalisme se plaisait à dompter et à asservir) et à nous-même. Car ce livre insistait aussi sur le fait d'apprendre à vivre avec nos propres ombres (telles que Jung les définissait) et de développer notre spiritualité (fut-elle laïque) et notre créativité.

Et cinq ans après, je relis ce livre avec un grand sourire d'optimisme-réaliste gentiment affiché sur mon visage.





Salaires à vie, bonheur à mort



Il fut un temps où l'on jugeait la valeur d'un humain sur son taux horaire. A combien par heure parvenait-il à vendre sa force de travail lui était adjoint sa position sociale. Aujourd'hui, cela paraît loin quand on pense au salaire à vie que nous avons institué, aboli les héritages de tous ordres, et supprimé la propriété lucrative des moyens de productions. La révolution bourgeoise de 1789 avait échoué à accoucher d'une société réellement égalitaire et libertaire. Celle de 2022 aura eu cette vertu supplémentaire.

De la maîtrise du temps

Il nous a fallu deux siècles et demi de luttes acharnées, de combats, de morts. Mais la lutte des classes a abouti à cette finalité – par-delà se libérer du joug de l'oppression : la maîtrise du temps. Libérés du « flingue de la survie sur la tempe », comme le définissait Frédéric Lordon à l'époque prérévolutionnaire, nous pouvons enfin œuvrer et travailler pour de vrai. Par ailleurs, c'est en puisant dans les travaux d'un autre auteur marxiste, Bernard Friot, que nous avons envisagé l'instauration de ce salaire à vie. Avec quelques différences néanmoins. Son programme s'adossait sur une productivité qui devait demeurer considérablement forte pour délivrer à chacun les 1500 à 6000 euros selon la qualification, comme il le préconisait. Or, force est de constater qu'aujourd'hui, la productivité a considérablement chuté. En même temps, nous avons tous reconsidéré nos besoins. Pour ma part : bière, drogue, littérature, écriture, nourriture et sexe débridé. Mon existence est enfin comblée. Il est évident que pour certains la transition fut plus douloureuse. Tout ce temps libre a été à la fois une bénédiction et un sacerdoce. Entre les travailleurs invétérés dont la centralité de l'existence passait par le statut de producteur faute d'avoir eu la possibilité de développer d'autres marqueurs de temps et les travailleurs enfermés dans les « bullshit jobs » que décrivait l'anthropologue anarchiste David Graeber (aujourd'hui installé à

Nice au 49, avenue de la République, près de la place Garibaldi-Bookchin), il faut dire que la révolution intérieure qu'a appelée la libération du temps de travail n'a pas été facile.

Revenu universel ou salaire à vie ?

Les tenants du revenu universel ont joué leur partition dans les débats houleux de fondements de la société nouvelle. Pour nous, cela aurait signifié que le revenu permettait de subvenir à ses besoins primaires sans contrepartie sociale. Or l'entraide et la coopération qui sont aujourd'hui les fondements de la Nice autogérée induisent l'implication de chacun et chacune dans l'œuvre collective. Personne ne peut vraiment rester oisif en regardant les autres travailler si le travail des autres le nourrit directement. Il faut imaginer la société comme un barbecue d'été (bien que je ne mange pas de viande) : certains s'occupent de la cuisson des aliments, d'autres de mettre la table, d'autres de préparer la salade, puis d'autres des légumes et des pâtes, puis d'autres débarrasseront et feront la vaisselle. Nul n'est resté inoccupé dans ce processus, et c'est ainsi que fonctionne notre société à une échelle élargie. En intégrant le principe des tâches tournantes. Une certaine division du travail demeure de fait, mais nul n'est assigné à seulement l'une d'entre elles de manière répétitive et trop chronophage.

Un butin de guerre

Pour l'instant, nous avons très largement de quoi voir venir. Notre butin de guerre issu des expropriations des anciens propriétaires terriens, de la réappropriation du patrimoine public, et du pillage des anciennes banques nous permet de subsister en donnant son sens réel à une « abondance frugale », formule oxymorique développée par un ex-commissaire au Plan de l'ancien monde. Comme nous avons aussi donné du sens au mot-valise de vivre-ensemble. Auparavant, nous coexistions. A côté. On se croisait parfois, fugacement. Maintenant, et par ailleurs il n'y a plus vraiment le choix, on vit ensemble, puisque « je suis le lien que je tisse avec les autres », comme disait le généticien Albert Jacquard. Avant la pandémie du Covid-19, la République de France générait 2 200 milliards d'euros de produit intérieur brut. En socialisant la totalité de cette somme et en confiant la gestion à des caisses autogérées, comme c'était déjà plus ou moins le cas pour les assurances vieillesse, maladie, accident du travail et famille, on parvenait à distribuer des sommes d'argent conséquentes sur la fin du capitalisme (3 666 euros par mois pour être précis, car il faut savoir être précis). Mais ça n'a pas tenu bien longtemps. Plus de la moitié de la production capitaliste s'avérait inutile, bien qu'elle produisît de la valeur. Elle n'avait de sens qu'inscrite dans un rapport de production lucratif, c'est-à-dire en dégageant une marge suffisante pour rétribuer le capital initial investi. Un « surplus » ayant perdu toute raison d'être dans notre mode de production actuel, calqué sur les besoins de la communauté et non plus sur ceux d'une poignée d'individus. Dès lors, la production nationale a très largement décréu. Nous n'avons pas arrêté de travailler pour autant. Seulement le raisonnement économique que nous suivons aujourd'hui est inverse. Nous partons des besoins de la population et organisons ainsi la production. Chacun doit avoir un toit, de la nourriture et des vêtements. C'est comme cela que nous définissons la quantité de travail nécessaire à la vie en communauté, et qui est ensuite répartie. Le travail individuel n'est plus reconnu. Chacun participe. C'est ainsi. La coopération a remplacé la compétition, l'entraide a remplacé la charité. La division de la société en classes n'étant plus également, il s'est installé une certaine simplicité dans l'édiction de règles et de principes régissant notre société. Autrefois, les rapports de force, les luttes intestines des pouvoirs institutionnels et l'architecture hiérarchique de la décision accouchaient de lois, décrets et directives d'une technicité ubuesque. Les dominants avaient beau jeu de nous ramener à la complexité du monde, alors qu'ils l'organisaient.

Drogues du Chiapas

On ne s'est pas débarrassé de l'argent. Certains voulaient tout abandonner, tel le serpent se muant dans une nouvelle peau. Il a été difficile de trouver un point d'équilibre. Vivre sans argent impliquait un déséquilibre dans la valorisation des individus. Finalement, nous avons convenu que la monnaie, en tant qu'outil neutralisé de l'échange, demeurerait utile pour la fonctionnalité de la société. Évidemment, il n'est plus possible de faire de l'argent avec de l'argent. Il n'a plus de valeur en tant que tel, il n'est qu'un simple normalisateur des valeurs des biens et services que l'on continue de consommer. Dans la période de transition, la création monétaire

avait été adossée aux limites de la planète, comme le préconisaient les décroissants. Dans le même temps, la gratuité s'est installée de manière prépondérante. Finalement, ce dont nous disposons suffit à ce jour largement à combler la plupart de nos besoins. Notre butin en eurofrancs nous sert aux achats avec l'extérieur de tout ce qu'on ne peut produire localement. Puis, nous distribuons 350 païous (nouvelle monnaie niçoise) chaque mois, servant aux achats divers de loisirs et de divertissement, puisque nourriture, logement, eau et énergie sont gratuites. Seuls les approvisionnements de drogues diverses posent parfois problème. La mondialisation s'étant interrompue, il nous arrive encore de voir arriver, malgré tout, dans notre port de Nice, une cargaison venue de communes amies du Chiapas mexicain.

La plaine du Var cultivable de nouveau

Certains d'entre nous vivaient déjà une vie de bohème, de gens de peu, ravis d'un rien, avant la révolution. Ni garde-robe pléthorique, ni achats matériels inconséquents : pour eux, la transition a été facile. Le superflu a désormais déserté nos rues. Les jardins partagés ont remplacé les parcs. Des potagers ont remplacé les fleurs des parties communes des copropriétés. Pour le reste, nos vallées environnantes abreuvent d'eau et de nourriture nos cuisines. Mais il est vrai, je n'ai pas mangé d'ananas, ni de banane depuis des années. Pour beaucoup, la période confinée du début de la décennie fut l'occasion de redéfinir des priorités de vie. Que reste-t-il quand plus rien ne demeure ? Débarrassé de pans entiers de la production d'alors, totalement inutile à la vie en société, débarrassé d'un loyer à payer (chacun est propriétaire d'un logement adapté à ses besoins), on ne perd plus notre vie à la gagner. Les étudiants ont cependant toujours des chambrettes, allouées aujourd'hui entre 15 et 25 mètres carrés. La romance d'une vie estudiantine confinée (confinée...) dans une petite pièce a conservé toute son aura. En 2020, je me souviens, on parlait de 38 000 logements vides à Nice. Cela paraît incroyable aujourd'hui, mais il y avait des gens qui dormaient dans la rue, et au-dessus de leur tête des appartements sans occupants. Nice a bien changé. Dès l'éviction du pouvoir municipal, nous avons entrepris des travaux de démolition de toute la plaine du Var. Depuis l'aéroport jusqu'à Saint-Martin-du-Var, nous avons redonné aux berges du fleuve leur fonction première : la fertilité de ses terres. Les populations ont été relogées, certaines sont parties, d'autres sont venues. Quoi qu'il en soit l'absurdité, elle, a fui. Il n'est plus possible de construire sur des terres cultivables.

Aujourd'hui, l'intérêt général guide nos pas. Il est vrai qu'en l'absence de cadre répressif physique, le seul prévalant étant la morale commune à l'implication dans le collectif par souci de survie, on observe une difficulté grimpanche à impliquer certaines personnes parmi la population. Ah, ne nous avaient-ils pas prévenus, que sans contrainte il n'est point d'ouvrier besogneux ? Le temps fera son œuvre. Pour l'heure, passés les troubles de la période de transition, l'horizon qui se dégage est clair et radieux. Tout est toujours à faire. A refaire. Ce n'est pas un monde parfait, loin de là.

Mais celui-là, au moins, on ne le subit pas. On le construit.



LA MANIF' DU TURFU : UNE LUTTE POUR LA CONSTRUCTION !

La foule s'engouffre dans les ruelles animées du vieux Nice. Des bouffons braillent aux mégaphones de comiques et dénonciatrices harangues sur la société et la vie quotidienne. Beaucoup sont costumés, on distingue sur les têtes des perruques poudrées, des costards, des cravates, ils roulent dans des bolides motorisés en carton, ou tiennent des volants de BMW dans les mains. Ils se jouent des nantis de tous temps, allant des nobles de 1789 jusqu'aux néolibéraux damnés et scrofuleux. Ils célèbrent l'hécatombe, par des chants joyeux et criards : « *Bloqués dans l'espace, sur la planète Mars, qu'on ne les revoie plus* »¹. Les haleines sentent l'alcool et les fioles se baladent de poches en poches. Après des années d'émeutes, ils fêtent leur victoire arrachée dans la rue. Un grand nombre de leurs camarades y ont perdu la vie.

Le défilé rassemble des gueules cassées, des taulards issus de l'incarcération massive, des sans-abris, des toxicomanes, des sans-papiers, tous les exclus, les traumatisés, et les victimes de l'ancien monde. La majorité ne dispose que d'une instruction rudimentaire, parfois ils ne savent plus lire ou écrire. Ils ont vu leur entourage mourir à cause des conditions de travail ignobles, et de la pollution. Sans avoir accès aux soins, ils ont aussi connu des exils de masse à pied, à la recherche de lieux plus hospitaliers.

Aujourd'hui, aux prémices de cette nouvelle société, l'espoir est revenu. Ils le tiennent très fort dans leurs mains, dans leur cœur, ils ne lâchent toujours rien, car ils savent qu'il faut encore être attentifs à la chose politique, qu'ils pourraient encore tout perdre.

Maintenant, ils ont déclaré qu'ils ne s'arrêteraient plus de dénoncer, de subvertir et de se réunir pour penser leur monde. Et encore

plus dans ce nouveau monde. La seule différence c'est que depuis peu, ils peuvent le faire en paix, sans risque de se faire blesser ou tuer par les milices du capital. Les manifestations, et les défilés carnavalesques ont été déclarés d'intérêt général. Leur bénéfice est de sublimer les idées contestataires et la critique sociale par l'expression libre et artistique. Ils appréhendent le réel par le travestissement. C'est l'occasion pour l'individu de subjectiver son identité, de faire l'expérience de la collectivité, de la force, de la vitalité émanant du commun. C'est aussi un apprentissage pour l'individu de la parole publique sous toutes ses formes (chant, mise en scène, danse, discours...).

Cette manière de s'inscrire en rupture avec l'ordre social pendant le temps du défilé se maintient, et se réinvente. Les défilés contestataires renouent avec leur caractère carnavalesque. Ils ne peuvent constituer des exutoires et apaiser les tensions, que parce que la société porte attention au sens et aux paroles qui y sont exprimées.

Le grouillement humain accourt sur la place Garibaldi-Boockchin. Des clowns interpellent les passants et on rit à gorge déployée. Entre deux pirouettes, ils arrachent carottes, patates, et tomates plantées dans le jardin commun, puis les lancent dans la Grande Marmite placée au centre. D'autres s'occupent de plumer la volaille. La Marmite accueille en son sein une soupe magique de légumes et d'épices, qui est chauffée par un feu, lui-même alimenté d'effigies du pouvoir et de messages subversifs brûlés. Ils font ripaille et le vin coule à flot, en attendant, de pouvoir communier autour de ce repas hautement symbolique.

Miam !

Manhault Mandonnaud

¹ Sur l'air de « Emmanuel Macron, oh tête de Con »



PASCAL PRAUD, REVIENS. TOUT EST PARDONNÉ.

Tout est foutu. J'ai une confession à vous faire : cela fait maintenant 3 ans que notre société est organisée sur des bases écolos et libertaires. Trois ans. Trois ans que notre monde ressemble à l'utopie pour laquelle j'ai lutté, dans le monde d'avant. Et je n'en peux plus : à quoi vous voulez que je m'oppose, maintenant ?

Au début, ça allait, on était contents.

Après tant d'années de manifs, de combats de rue avec les flics, de réunions clandestines, d'assemblées populaires, après avoir connu les coups de matraques et le gaz, les arrestations et les gardes à vue, la prison pour certains, et encore pire pour d'autres, le travail de reconstruction avait été plutôt sympa à mener.

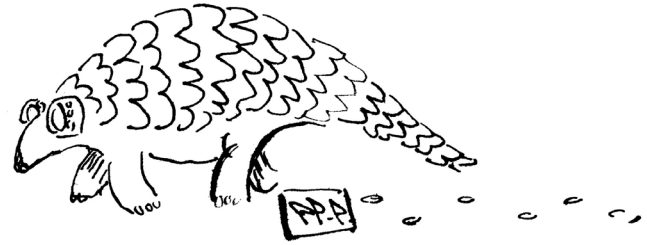
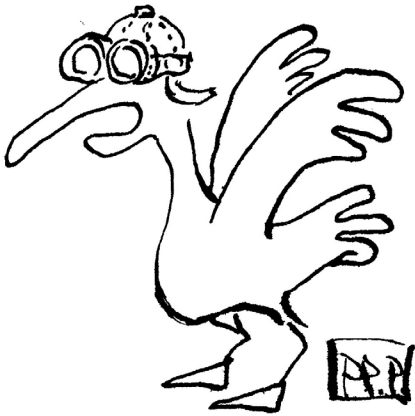
On avait l'impression de vivre dans une gigantesque ZAD – mais en mieux, puisque plus personne n'était là pour nous surveiller et nous taper dessus. On avait gagné, merde quoi : pour la première fois, nous étions libres de tout repenser, de tout remodeler de façon écolo et libertaire, et en pouvant débattre d'égal à égal avec ceux qui n'étaient pas d'accord. Comme des scouts, mais sans l'air con, sans le costume, et sans le catholicisme – donc en mieux aussi.

C'était un grand terrain de jeu, une *terra incognita* extraordinaire, l'exploration de tout un continent impensé.

Mais voilà. Maintenant ça fait trois ans, et maintenant je vis dans une ville qui est presque totalement organisée selon mes principes. Trois ans à vivre selon les règles de la démocratie directe, dans une véritable utopie concrète – une là-topie, du coup.

Et je commence vraiment à me faire un petit peu chier, parfois.

Je me rappelle mes jeunes années, quand le jeune et sémillant Mačko, punk-manouche-anar dans la vingtaine, passait son temps à écrire et à militer et gueuler et s'énerver contre tout ce qui n'allait pas, c'est-à-dire à peu près tout. A la télévision, il y avait Hanouna, Zemmour, Yves Calvi, Pascal Praud et Christophe Barbier. A la radio, il y avait Léa Salamé, Nicolas Demorand et Dominique Seux – et encore, ça, c'était sur Inter, radio « de gauche » ! Et à l'assemblée et au gouvernement,



LA VISITE

Lundi 12 mai 2025.

soutien des parents...

alors là, c'était régal.

J'ai bloqué mon lycée contre Chirac et Villepin, défilé contre Le Pen et Sarkozy, contre la réforme des retraites, contre la privatisation des facs, j'ai été Gilet jaune, j'ai fréquenté des zadistes, des écolos radicaux, défendu les demandeurs d'asile face à Gérard Collomb, et contre Macron, c'était festival, jusqu'à l'apogée qu'a été la lutte pour la démission du despote.

Sarko, Zemmour, Macron, Fillon, Lallement, le Pen, Castaner... ça, c'étaient des ennemis !

Des gens auxquels on avait RÉELLEMENT envie de casser la gueule ! Pas un type avec lequel on n'est pas trop trop d'accord dans une assemblée pop', parce qu'on n'a pas fait la même lecture que lui d'un bouquin de Kropotkine...

Parce que maintenant, des gens comme ça, on n'en a plus des masses, hélas. Je ne pensais jamais dire ça un jour, mais ils me manquent. Regardez, depuis le début de ce texte, je fais EXPRESS de ne pas parler en inclusif. Rien que pour emmerder. J'en suis là !

Et je me demande si nous avons bien fait de la mener au bout, cette révolution.

Nous aurions peut-être dû tout simplement laisser le capitalisme nous mener jusqu'à la fin du monde. Parce qu'aujourd'hui, avec cette histoire, on ne peut même pas se permettre, après toute une vie à faire attention, à parler bien, à déconstruire nos comportements, à consommer sainement, gné-gnégnééé, de profiter des petits plaisirs d'une vraie post-apo bien crade comme il faut : se comporter comme des ordures de droite violentes et décomplexées, et aller faire le plein d'essence de notre grosse voiture à la Mad Max après avoir rechargé le fusil à pompe et mis une main au cul à notre meuf presque à poil et aux gros seins engoncés dans son soutien steampunk.

Au lieu de ça, on discute calmement et démocratiquement, puis on va au potager. Qu'avons-nous fait ?

Pascal Praud, reviens. Tout est pardonné.

M.D

Excuse-moi, mais la reprise est rude ce matin. Faut dire que samedi soir, on a fêté les 5 ans de « les écoles rouvriront le 11 mai » avec tout le monde. Collègues, parents, enfants... On a fait une fête à tout casser.

Oui, on fait souvent la fête ensemble. Si je me souviens bien, c'est en 2022, pendant le conseil d'école qui a voté la récupération du jardin, qu'on a retenu cette date pour fêter la nouvelle école. Je ne sais plus qui a lancé l'idée, mais comme ça nous a fait bien rire on a adopté ça à l'unanimité.

Faut dire qu'après le confinement de 2020, les relations ont pas mal changé entre les parents et nous. Le café des parents qu'on tenait depuis plusieurs années a peu à peu changé de ton. Déjà, on a eu l'impression de mieux se comprendre. Et puis, je crois qu'on a eu envie de prolonger ce sentiment. Du coup, on a très vite institué les repas partagés réguliers. Et de là on est passé aux savoirs partagés. On s'est rendu compte qu'on avait plein de trucs à s'apprendre mutuellement.

Le résultat c'est qu'aujourd'hui, côté enseignements, on s'amuse enfin. On s'est libéré-es de l'école à la Blanquer et on est tous-tes maintenant dans le sillage des pédagogies Freinet. Tu verras qu'on arrive très bien à fonctionner avec une école démocratique. Et puis les conseils d'élèves sont toujours l'occasion d'entendre des paroles géniales.

Les programmes ? Ben, avec l'équipe enseignante on a exploré ensemble tous les espaces possibles dans les textes officiels. Et on s'est lancé-es. On a subverti les textes, comme me le disait une camarade militante syndicale et associative il y a longtemps. On a bien eu quelques accrocs avec la hiérarchie, mais comme on avait le

Tu sais quand tu pars des expériences et des besoins des gamins, tu transmets aussi bien sinon mieux les savoirs. En plus, tu fais de l'école un lieu vivant. Alors aujourd'hui nos programmes c'est plutôt faire tourner la bibliothèque de l'école, tenir le jardin, publier le journal de l'école, faire fonctionner l'atelier de recyclage ou l'atelier vidéo et plein de trucs encore.

Là, à côté, tu vois c'est le jardin partagé. En 2022, on a commencé à y faire des plantations avec les élèves, puis on a occupé ce terrain avec les gens du quartier pour qu'on n'y construise pas une nouvelle résidence chic. Aujourd'hui c'est officiellement le jardin de l'école. On se relaie avec les parents du quartier pour l'entretien et pendant les vacances scolaires c'est eux et les élèves qui viennent l'entretenir.

Donc, c'est toi qui vas remplacer Camille qui part à la retraite cette année. Faut dire qu'à 60 ans c'est le moment. Camille a beaucoup donné pour qu'on fonctionne vraiment en collectif, avec un conseil d'école souverain et des décisions consensuelles. Et surtout en coopération totale entre les enseignants, les parents et les élèves.

Oui, bien sûr, l'administration vient encore parfois nous chercher des poux dans la tête, mais on trouve toujours un moyen de résoudre le problème. En plus, nous ne sommes pas les seul-es à avoir choisi cette façon de bosser et on se serre les coudes entre nous. Je crois que de plus en plus de personnes ont envie de continuer à changer les choses.

OK. On se revoit vendredi pour le conseil des maître-sse.s tu pourras rencontrer l'équipe. Et au fait, pense à amener un truc à boire.

Vincent P.P., Directeur d'école



L'Internet de 2025

Lorsque les grands réseaux intercontinentaux de communication Internet ont été coupés, les uns après les autres, soit parce que des sous-marins en avaient coupé les câbles, par repréailles économiques ou militaires, soit parce que des data-centers stratégiques avaient brûlé dans des pannes caniculaires, ou n'avaient plus d'alimentation électrique, et que les satellites avaient consommé tout leur carburant de correction d'orbite, c'est d'Europe que vint la reconstruction de réseaux locaux, progressivement remaillés et interconnectés à l'échelle continentale, puis mondiale. On avait refait un Internet¹, un vrai réseau maillé, autogéré localement, conçu pour être résilient par nature. Mais 1000 fois moins puissant qu'avant la crise de 2020.

Certes, on ne pouvait plus passer des flux vidéo en haute résolution ou dans des technologies gourmandes en énergie et en bande passante, mais on pouvait passer un peu de son, de voix et de musique, un peu de vidéo en HasciiCam², et même en temps réel, si on n'en prenait pas la source trop loin. Le web fonctionnait un peu comme au milieu des années 90, lentement, mais avec suffisamment de fonctionnalités pour télécharger la nuit des documents importants dans de meilleures qualités de son, d'image, de vidéo ou de 3D. Suffisamment de fiabilité pour utiliser le courrier électronique, les listes de diffusion, des pads³ et autres documents partagés, et toutes sortes de technologies de gestion démocratique des cités. On s'était partagé les fichiers musicaux, les films, les livres. Tout était disponible gratuitement. De vrais réseaux sociaux. Les autres, on les avait oubliés. Trop gourmands. Trop totalitaires. Ils avaient formaté la population pendant des décennies. Ils avaient rempli les hôpitaux de populations d'obèses, d'incultes et de paranos, générant des milliers de milliards de dollars de bénéfices pour les grands groupes publicitaires Google et Facebook⁴. Milliards engloutis en quelques heures dans les krash boursiers, comme des bulles de méthane remontant des clathrates marins et se diluant dans la troposphère.⁵

Partout dans le monde, dans le plus petit village comme dans la plus grande ville, on installait de petites antennes sur les toits, bricolées avec quelques panneaux solaires, et parfois une parabole d'ancienne antenne de TV. Une liaison de point-à-point reliait deux villages ou quartiers, la distribution locale du réseau se faisant par des routeurs wifi omnidirectionnels, pouvant arroser tous les habitants du coin.

Les hackers de Catalogne et d'Allemagne avaient conçu et monté ces réseaux décentralisés et autonomes, pouvant exister sans l'Internet, dès les années 2000, en reliant des villages et villes par voie hertzienne. Les Catalans avaient été les premiers à monter un réseau autogéré à l'échelle d'une région. De village en village, jusqu'à Barcelone, les antennes avaient surgi sur les toits, et désormais, le plus petit cabanon de montagne pouvait consulter et transmettre ses infos. La solidarité, la débrouillardise et le volontarisme des anciens réseaux anarchistes des années 30 avait fonctionné à plein. En 2020, juste avant la grande

crise, la Catalogne comptait 35 000 nœuds actifs, 67 000 km de liens invisibles dont 13 000 km servant à relier villages et grandes villes entre eux.⁶

En Allemagne, le réseau autogéré FreiFunk⁷ avait été monté pour des raisons plus politiques et citoyennes, et également plus technocentrées, les Allemands étant d'excellents promoteurs du logiciel libre, à la différence des Français qui suivaient aveuglément les GAFAM. Près de 58 000 nœuds étaient actifs en Allemagne au moment de la crise du Covid.

Le matériel n'était pas difficile à trouver. Des millions de routeurs wifi avaient été produits et distribués dès la fin des années 90, dans le monde entier. On en trouvait partout. Avec une consommation de quelques watts, un simple petit panneau solaire de 30 cm² ou une petite éolienne auto-produite ou de bateau, et même des systèmes mécaniques ou hydrauliques que l'on remontait le soir à la main, suffisaient pour alimenter le routeur, et éventuellement un micro-serveur associé, ainsi qu'un chargeur de batterie et sa petite batterie pour lisser le courant électrique la nuit.

Pendant des années, l'industrie de l'informatique nous avait vendu des ordinateurs consommant autant que de véritables radiateurs, des centaines de watts, pour gérer des logiciels-système de plus en plus gourmands, alors que les routeurs des années 1990 ou les Raspberry Pi, vendus par millions dans les années 2010, suffisaient pour toutes les tâches domestiques, en ne consommant que quelques watts⁸, et tournant sur des technologies sous licence libre⁹.

En France, nous eûmes quelques difficultés à mettre les réseaux en route. Quelques irréductibles protecteurs de patrimoine, encore inspirés par les Architectes des bâtiments de France dont ne subsistaient que quelques retraités, refusaient encore leurs toits aux antennes wifi, pourtant de quelques dizaines de centimètres, alors qu'on voyait toujours les énormes paraboles d'antennes satellites qu'ils avaient autorisé en quantité pendant des décennies.

L'État, ou ce qu'il en restait, tentait encore de remonter une entreprise nationalisée à la PTT du XX^{ème} siècle, sans comprendre qu'aucune centralisation technologique n'était compatible avec les perturbations climatiques de plus en plus violentes, tempêtes, inondations, canicules, qui coupaient les câbles, incendiaient les locaux techniques, et hachaient le maigre courant électrique public. Seuls les réseaux locaux, autogérés, avaient suffisamment de résilience pour assurer des services stables et suffisants pour les activités de base en local. Les connections de point-à-point sur longues distances se faisaient en numérique par radio, comme si on avait mixé la TSF et Internet.¹⁰

Dans les Alpes-Maritimes, un semblant de réseau était apparu rapidement dès la fin de la pandémie, porté par quelque associations de hackers ou d'amateurs de Linux¹¹, puis s'était démocratisé et étendu à tout le département lorsque les communes autonomes avaient décidé d'intégrer les technologies dans le champ de leurs activités démocratiques. Chaque quartier avait ses gestionnaires de réseaux, ses responsables des communications de point à point avec les autres quartiers, ses respon-

sables des serveurs locaux. On récupérait encore et toujours de vieux matériels, qu'on arrivait à réparer avec d'infinies astuces et quelques ateliers de fabrication. Les crêtes des collines, sur la Côte, et tous les sommets de montagne, disposaient de minuscules éoliennes, panneaux solaires et antennes, à peine visibles aux jumelles, qui arrosaient villes et villages avec des puissances infiniment inférieures à celles qui avaient pollué l'espace hertzien pendant les deux décennies de téléphonie mobile d'avant-crise. La pollution hertzienne avait été divisée par 100 dans certaines zones, notamment en ville. Les abeilles revenaient en ville sans mortalité. Quelques réseaux subsistaient en fibre, en cuivre, en optique¹², malgré la difficulté de trouver des composants dédiés alors que l'industrie mondiale de l'optique et de l'informatique n'avaient pas survécu aux grandes crises.

Ce soir, tandis que j'écris ces lignes, un responsable tournant de la régie agricole municipale, transmet par sa liste de diffusion une nouvelle à tous les gestionnaires agricoles de quartiers. Dans trois jours, de grandes quantités de cannes de Provence¹³ préparées, cultivées dans le lit du Var, vont arriver à la Libé par le train des Pignes pour faire des tuteurs à tomates. Nous pouvons

être certains qu'une petite quantité de cannes va monter sur les toits pour supporter de nouvelles antennes...

Jean-Noël Montagné

¹ *The design philosophy of the DARPA Internet Protocols, 1988*

² *Technologie qui transforme une image en assemblage de lettres de l'alphabet*

³ *Page web sur laquelle on peut écrire*

⁴ *En 2020 Google, 1ère régie publicitaire mondiale, possédait environ 50% du marché mondial de la publicité numérique, Facebook, 2ème régie publicitaire mondiale, avec 30% du marché, les autres se partageant le reste.*

⁵ *Les clathrates sont des cristaux de méthane stockés en profondeur dans les océans. Or, le changement de température global libère ce méthane, gaz à effet de serre...*

⁶ *guifi.net*

⁷ *freifunk.net*

⁸ *moins de 5 watts !*

⁹ *openwrt.org, raspbian.org, etc.*

¹⁰ *tapr.org*

¹¹ *nicelab.eu linux-azur.org*

¹² *Ronja project*

¹³ *Arundo Donnx*

Le temps d'une fiction courte, une petite histoire qui pourrait être vraie. Par Esteban, illustration Etienne

Le milliardaire survivaliste

C'était courant 2019. Je me souviens. Je venais tout juste de recevoir mon parachute doré et ça m'avait permis de payer la dernière traite de mon île privée, parce que je voyais bien que le monde partait en vrille et que, quitte à être survivaliste, autant l'être dans le luxe.

J'avais emménagé à Noël avec mon mannequin de femme anorexique et toute une tripotée d'employés de maison pour nous servir. J'avais des réserves, un yacht pour rejoindre mes autres riches amis, des écrans multifonctions, des caméras de surveillance, des gardes armés.

Et puis la pandémie est arrivée.

Tout est allé très vite.

Un matin, tous mes serviteurs étaient partis, le yacht avait disparu, mes richesses avaient été pillées, les communications coupées. La cuisinière nous avait drogués la veille. On avait dormi 24 heures.

A notre réveil, l'île était déserte.

L'ouragan qu'on s'est pris, peu de temps

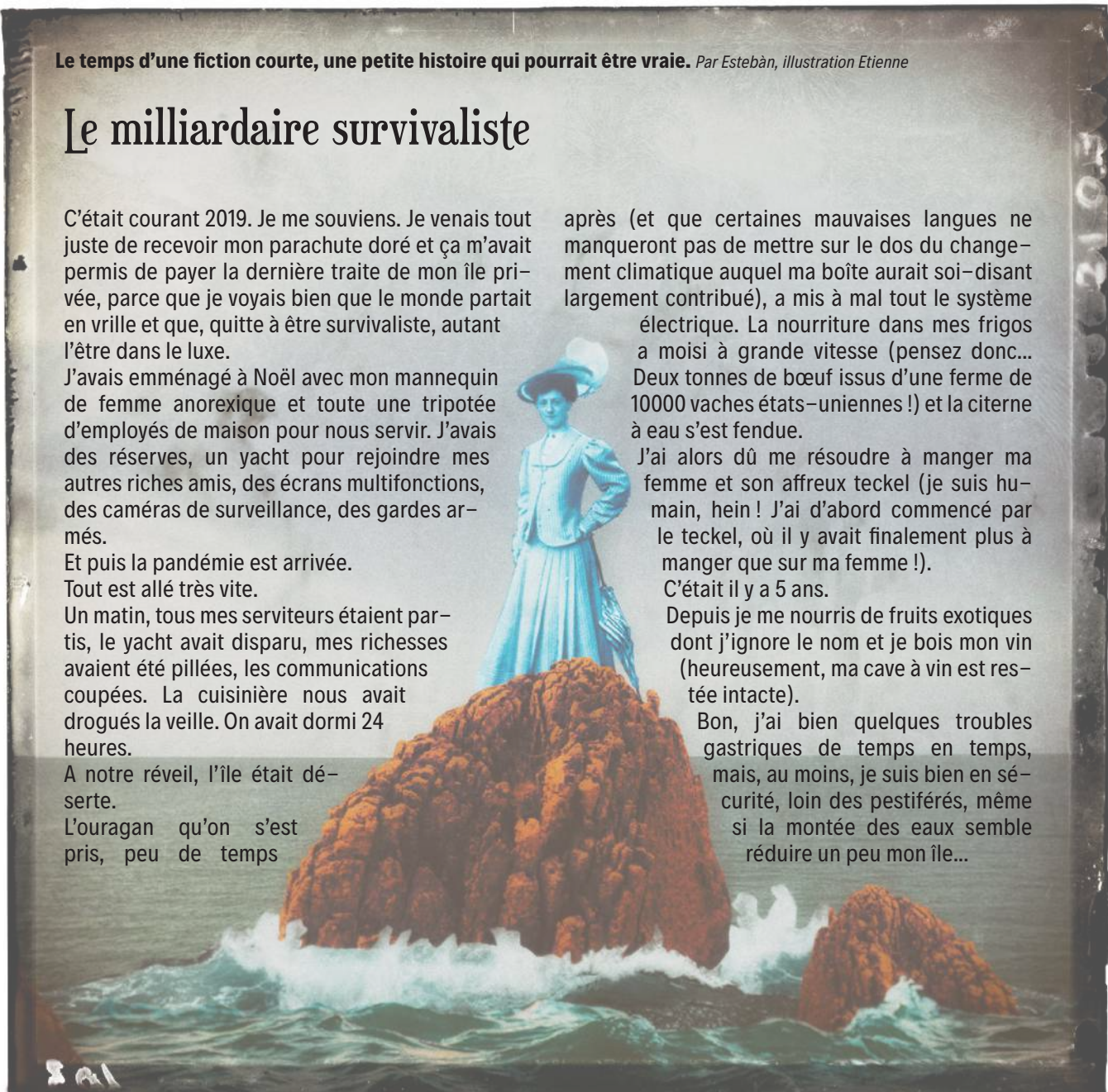
après (et que certaines mauvaises langues ne manqueront pas de mettre sur le dos du changement climatique auquel ma boîte aurait soi-disant largement contribué), a mis à mal tout le système électrique. La nourriture dans mes frigos a moisi à grande vitesse (pensez donc... Deux tonnes de bœuf issus d'une ferme de 10000 vaches états-uniennes !) et la citerne à eau s'est fendue.

J'ai alors dû me résoudre à manger ma femme et son affreux teckel (je suis humain, hein ! J'ai d'abord commencé par le teckel, où il y avait finalement plus à manger que sur ma femme !).

C'était il y a 5 ans.

Depuis je me nourris de fruits exotiques dont j'ignore le nom et je bois mon vin (heureusement, ma cave à vin est restée intacte).

Bon, j'ai bien quelques troubles gastriques de temps en temps, mais, au moins, je suis bien en sécurité, loin des pestiférés, même si la montée des eaux semble réduire un peu mon île...





LA BALADE EST LIBRE

Depuis trois ans, beaucoup de mots ont été naturellement bannis du vocabulaire... « asile », « OQTF », « droit/refus d'entrée », « passeport », « dubliné », « passeurs », et tout un champ lexical pas des plus chaleureux. Un combat long et intense. Des frontières meurtrières à la balade libre...

Jusqu'en 2020, la Police Aux frontières (PAF) répondait à une politique de portes pas vraiment ouvertes et pas vraiment fermées. Pour avoir été quotidiennement proche de celle de Menton/Grimaldi et agi auprès des personnes en situation d'exil à cette époque, je pourrais vous raconter en détail la manière dont la France a participé à l'incohérence, la violence et l'inhumanité mondiales infligées à ces individus, fuyant guerres, misère, danger.

Lors de la période du confinement qui débuta en mars 2020, l'Italie et Malte avaient totalement fermé leurs frontières aux arrivants, laissant couler, plus que d'habitude, des embarcations remplies et condamnant leurs voyageurs à aller se confiner aux fins fonds des océans. Et la PAF de Menton brillait dans ce qu'elle savait faire de mieux : aggraver les situations collectives et individuelles, en continuant d'arrêter les personnes, de les enfermer ensemble, sans contrôle médical et les renvoyer vers l'Italie, errantes, où la situation sanitaire était catastrophique. Dans le pays, l'arrêt des avions empêchait les renvois dans les pays d'origine. Les Centres de rétention administrative (CRA) en France gardaient donc les détenus, dans les conditions sanitaires immondes qu'on leur connaissait. De fortes tensions, de peur et de colère, y demeuraient. Les réponses étaient toujours les mêmes, à base de lacrymo et de matraques.

Le pays entier confiné, les Parisiens et autres urbains furent pointés du doigt, fuyant la capitale avec leurs microbes pour aller investir des terres saines. « Qu'ils restent chez eux ! » entendait-on. La peur a le rejet pour mécanisme de défense, non immunitaire cependant. Le Français vivait alors une situation inconnue, la privation de liberté et l'angoisse de l'extérieur. Fliqué, contrôlé sans cesse, dans la peur de ne pas avoir son papier, dans le stress de tomber sur un flic acharné, avec le droit de n'exister que pour sa survie ou le bien commun à condition d'être discret. Il restait enfermé ou était envoyé au charbon sans protection, il connut la misère mais pas l'aide de l'Etat. Tout ça, c'était déjà le lot des personnes en exil – pour des enjeux bien plus grands –, pour lesquelles de nombreuses associations demandèrent la régularisation temporaire, voire définitive, en vain.

Pour se protéger d'un potentiel retour du virus, le déconfinement ne se fit, quelques mois plus tard, qu'à l'intérieur des pays : les frontières restèrent fermées et les avions au sol. L'économie s'effondra pour de bon. Les CRA étaient toujours pleins et des

émeutes y éclataient quotidiennement, face à des uniformes qui, au fil des mois, n'hésitaient plus à tirer à balles réelles. Dans la rue, les associations n'avaient plus aucun budget pour intervenir, les camps se multiplièrent, Paris avait des airs de Lesbos. La police y maintenait une ambiance terrifiante pour empêcher toute révolte. Aujourd'hui nous ne saurions dire combien ont succombé, dans ces camps, à la maladie, à la famine et sous les balles. Les personnes volontaires pour apporter soins et nourriture subissaient pressions, détentions et violences policières extrêmes. Le carnage dura jusqu'aux « émeutes de la faim » auxquelles toutes et tous participèrent et qui embrasèrent le pays. C'est pendant cette période que les CRA explosèrent, les détenus profitant des effectifs de police réduits pour organiser leur évasion. Beaucoup réussirent à s'échapper malgré les confrontations sanglantes.



Suite à la journée du 1^{er} mai 2022 et l'éviction du gouvernement, l'on s'organisa pour se diriger vers une cohésion sociale. Un conseil se mit en place pour discuter des bases d'un nouveau fonctionnement, passant en revue les rêves et idéaux globaux en les ramenant à une réalité concrète. L'écologie, l'entraide, le troc, le dialogue, le partage, furent quelques-uns des piliers fondateurs. Depuis, de nombreux lieux autogérés ont vu le jour. Chacun possède une ou plusieurs « spécialités », certains répondent à un besoin de production ou d'apprentissage pour le collectif (agriculture, textile, soin...).

Actuellement, les deux plus grands se situent à Toulouse et à Nice, comptant plusieurs centaines de volontaires. Ils cultivent la terre, entre légumes et plantes médicinales, fabriquent des vêtements, développent des pratiques de thérapie (anciennement alternatives), dans un fonctionnement clairement horizontal. Chacun apprend de tous, plaçant enfin les personnes ex-exilées sur la même ligne. Ainsi les productions et les gens grandissent avec les cultures du monde entier. D'autres sont uniquement des lieux de repos, de remise en confiance en la relation humaine et sont souvent investis par les personnes les plus traumatisées. Comme dans la vallée de la Roya, où un magnifique espace accueille des ex-exilés mais pas seulement ; nombreux sont les écorchés, traumatisés par ces dernières années, à venir prendre le temps dans ce lieu douillet pour cicatriser. Aussi nous avons fait appel, pour y permettre un cadre sécurisant, à des personnes ayant des compétences sociales, psychologiques, thérapeutiques et médicales. Dans un premier temps, ces der-



parlants pour eux. Bref, la libre circulation fonctionne, sans mesure et par réel choix. L'on ne s'en va plus deux semaines pour « faire » tel pays, de toute façon les moyens de transports polluants réduits au minimum ne le permettent plus, et l'on ne part plus dans la fuite de conditions de vie insoutenables. Comme dit un ami, on va faire quelque chose, quelque part. La libre circulation n'est plus un concept. Elle est.

Cependant tout n'est pas si fluide. Depuis trois ans – seulement –, la nécessité de déconstruction prend beaucoup de place. Nos réflexes et nos conditionnements d'anciens colonisateurs demeurent. Les réfractaires se font entendre, ne comprenant pas pourquoi les ex-exilés « ne retournent pas d'où ils viennent étant donné que ça va mieux chez eux ». Derrière ces paroles se cachent bien souvent un attachement très profond à la culture française, ainsi qu'un mode de pensée et de vie fondé et ancré sur la propriété privée. Cela continue de créer des tensions et des vieilles manières de se confronter, en une division pro/anti. Entendons les peurs, entendons le trop grand et rapide bouleversement pour des gens plus proches de l'ex-collabo que de l'ex-militant. Etant désormais minoritaires, ils se retrouvent bien souvent dans l'exclusion d'un nouveau système. Renforcer celle-ci n'amène que plus de fermeture et d'énergies négatives, ce contre quoi on a lutté pendant tant d'années au prix de nombreuses vies. Pensons à proposer la découverte en douceur, à rassurer. A vouloir nier et éliminer radicalement toutes les pratiques et les schémas de l'ancien monde – par peur qu'il nous rattrape ? –, nous imposons une certaine violence et à notre tour nous continuons de pratiquer le rejet. Alors acceptons les rythmes différents et les incapacités d'adaptation, pour accompagner et permettre cette déconstruction-reconstruction du nouveau monde sans retomber dans des méthodes de rapport de force. La paix durable se trouvera sans doute dans un monde qui n'a pas peur des peurs, quelles que soient les formes qu'elles prennent, et qui saura les transformer plutôt que les malmenier.

Par La Grenouille Ninja, illustrations Mag Flynn

nières étaient issues de certains cursus, diplômés. Il ne fallut pas longtemps pour envoyer chier ces vieux automatismes, pour virer la relation aidant-aidé. Ici nous sommes des amis, avec plus ou moins de lucidité, plus ou moins de connaissances et nous partageons. Nous faisons un bout de chemin ensemble dans la bienveillance et ça guérit, ça répare, ça ouvre.

Les frontières n'étant plus, car la police n'étant plus (cf. ancien slogan : All Cops Are Borders, All Borders Are Cops), des personnes continuent à venir pour rejoindre un proche ou simplement pour fuir une terre lourde d'un passé traumatique. Beaucoup comprennent enfin que le travail n'est pas un gâteau à partager avec une part volée à l'autre. L'équilibre se trouve tout seul : la demande arrive, l'offre avec (excusez les termes grossiers de l'ancien monde). Aussi, certains des ex-exilés retournent vers leur terre natale, car ces dernières années, les régimes autoritaires se sont écroulés et ont permis à chaque continent de trouver la paix et son propre équilibre. Des personnes de nationalité française décident de s'en aller vers une culture et un environnement plus

ENTRE LES BARREAUX

Rappelez-vous : en 2020, il existait encore ces lieux atroces qu'on appelait des prisons. Ce poème a été écrit à l'époque par l'un de ces enfermés, que l'on désignait par ce mot : taulards.

Si ! / Fractal ou Sam éclate

Ici c'est l'ennui, le gris, la pluie
Ici c'est marche ou crève ; Tais donc tes rêves !
Ici c'est télévision et cachetons sans prescription
Ici c'est un cimetière pour la mémoire
Car ce que t'es n'a rien à voir avec ce que tu vois
dans le miroir

Ici la nuit a de quoi vous faire peur
Ici y'a même les matons qui pleurent
Ici y'a que de l'ennui, ici le savoir c'est sorcellerie !
Ici c'est là que je vis. Ici...

Ici et là, des gens s'battent pour du tabac
Pour du marron, d'autres donnent leur fion

Ici ça s'intimide au céramique
Pour trop d'hardiesse on t'plante les fesses
Et les coups bas on voit que ça car
Ici-bas c'est pas la joie

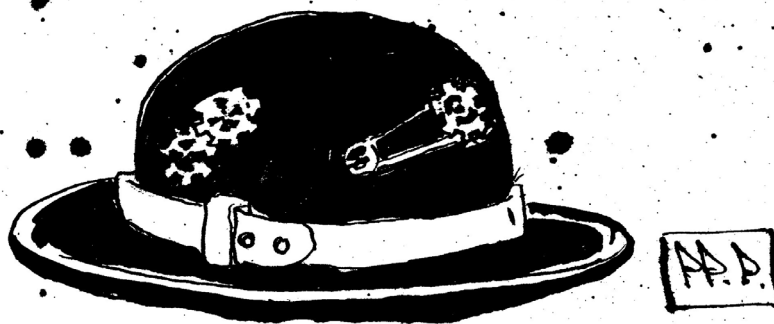
Ici ça pue la haine, ça sent la mort
Ici on t'prend à tort tes r'mises de peines
Pourtant... Ici y'a que des truands au front vaillant
Dont les cœurs d'or pleins de remords

Ici c'est même pas chacun pour soi
Ici on se la joue dur mais dans le fond
Tous rêvent d'air pur loin des flicons
A toi l'homme mûr, à toi garçon
N'frappe plus les murs ; Casse la Prison !

Ici !



CANTA LA REVOLUTION !



1ER MAI 2020 COMME UNE ENVIE DE CHIALER

23 ans... 23 ans jour pour jour que la première Santa Capelina a vu le jour. 23 ans qu'on déambule dans les rues du vieux Nice enchanté.e.s comme des gosses et ivres de notre plus grande passion, l'occupation de l'espace public. Bon, et peut-être un peu des quelques boissons que nous partageons. Non, mais il faut dire qu'elle est toujours à la bourre la soupe de poisson... Finir la manif' par un partage festif. Comme l'aboutissement instantané d'une revendication essentielle : exister. Comme un rayon de soleil dans une vie entachée par le pouvoir et l'argent. Comme une respiration vitale et virale au milieu d'un système à bout de souffle... Vivre plus fort et plus vite, plus intensément et plus libre... Mouais... c'est sûr que tout seul sur mon balcon, avec mon chapeau et mon masque, c'est pas la même. La santa a comme une drôle de tête. Il faut dire qu'elle n'existe que dans nos têtes. Et la soupe de poisson a une drôle de saveur... la saveur fade d'un plat réchauffé, mais froid.

Aucun goût, aucune odeur, aucun son, aucun frisson... comme une vieille envie de chialer qui te remonte dans le bas du ventre...

1ER MAI 2021 COMME UNE ODEUR D'ENTERREMENT

Entre la nostalgie de l'année passée et l'horreur sidérante de ce 1er Mai. Mon pote Olive en garde à vue pour avoir chanté bella ciao de son balcon. Faux certes... mais tout de même. Que nous est-il arrivé ? Qu'avons-nous accepté ? Qu'allons-nous encore accepter ? Jusqu'où allons-nous nous laisser enterrer ? Je crois que je préférerais chialer...

1ER MAI 2022 COMME UN PARFUM DE VIE ET D'AMOUR

Que dire de cette journée ? Que penser de cet espoir ? Une journée née comme le symbole d'une lutte de 25 ans. 25 ans que la Santa est née ? 25 ans ! Le jour où elle devient Catherinette. Ce jour qui aura commencé dans le sang et qui fini dans l'union. L'union symbolique da la santa Capelina et de l'abbé Pierre. La Révolution un 1er Mai ! Comme le rêve éveillé de toute une vie de lutte. Comme pour dire au monde qu'il peut arrêter de chialer, qu'il n'a pas lutté en vain, qu'il n'a pas fini d'aimer.

L'amour plus fort que la haine, toujours... finalement !

1ER MAI 2023 COMME UN NOUVEL AIR DE CHANGEMENT

Voilà, c'est voté. La notion de travail n'existe plus. Le peuple aura mis le temps, mais il aura su le prendre, ce pouvoir qui lui appartient. Ce pouvoir de décision. Ce pouvoir de se réinventer, de se prouver à lui même qu'il est légitime. Putain, ça me donne envie de chanter... O santa santa, o santa Capelina !

1ER MAI 2024 COMME UNE NOUVELLE ÈRE EN CHANTANT

Mon pote Olive chante toujours aussi faux... mais plus fort que jamais ! On est sûr qu'il était pas mieux en garde à vue ? Non je demande c'est tout... Vivà !

1ER MAI 2025 COMME UNE ENVIE DE POIRE

Vivà lou cù... e canta la mounina !

K.W



ABONNEZ-VOUS !

1 AN : 22€

www.mouais.org ou contact.mouais.org

EMMAÛS ROYA 2025 : LONGUE VIE À LA POIRE

1ER MAI 2025

On y est... le plus beau jour de l'année. La Santa Capelina. Jour de la sainte des saintes. Et du saint des saints depuis que l'abbé Pierre fut canonisé et symboliquement uni à l'égérie libertaire niçoise. Trois ans déjà que l'ancien monde s'est écroulé. Trois ans déjà que cette union fut célébrée dans ce qui fut le défilé le plus mythique depuis la création du Carnaval niçois. Rendons-nous compte de ce que nous avons vécu, la chute et le renouveau dans la même journée, ce fameux 1^{er} mai 2022 restera dans les mémoires azuréennes. Et pourtant c'était hier... C'était hier que l'on déambulait dans les ruelles du vieux Nice en petit cortège de dissidents culturels et politiques. Une bande de jeunes mal élevés qui n'a jamais su la fermer et qui s'est battu pour ses idées. Ses idées qui sont légion aujourd'hui, mais qui, hier encore, n'appartenaient qu'à quelques sauvages écorché.e.s par un système à bout de souffle. Qui aurait cru à l'époque que ce jour deviendrait le symbole de toute une nation ? Ce jour de lutte historique, ce jour où l'on célébrait le travail, ou le non travail d'ailleurs, j'ai jamais bien compris. Le travail... vous vous rappelez ? Quelle notion délirante aujourd'hui ! Toutes ces années d'aliénation avant de comprendre que la notion essentielle qui doit régir un système n'est autre que celle de l'activité. L'activité comme vecteur de lien social et de fonctionnement sociétal. Être acteur de sa vie et du monde qui la régite. Quel bonheur de se projeter dans une société par le biais d'une activité qui nous est propre dans la mesure où elle sert l'intérêt public. Et quelle fierté de savoir que tout part de la fondation Emmaüs. Emmaüs qui est « né il y a 66 ans pour trouver, avec les personnes victimes de phénomènes d'exclusion, les solutions qui leur permettent de redevenir actrices de leur vie. Fidèle à la volonté de l'abbé Pierre, Emmaüs est devenu à la fois une fabrique d'innovations sociales et de solidarités pour aider des publics en situation de grande précarité, et un front engagé et militant en faveur d'une société plus humaine et plus juste »*.

VIVRE EMMAÛS

Quel pied de se dire que ce qui décrivait l'identité d'une fondation de lutte est aujourd'hui inscrite comme un des articles essentiels de la Déclaration des droits de l'Homme. Quel réjouissement que la communauté Emmaüs Roya tant décriée dans le passé par nos politiques serve aujourd'hui d'exemple avec ses valeurs de partage, d'ouverture, de vivre ensemble et sa caractéristique de retour à la Terre par le biais de l'agriculture. Quelle joie d'avoir participé, en ouvrant la première communauté agricole, à inspirer la philosophie selon laquelle l'être humain et ses capacités passent avant cette notion de profit qui justement le bloquait avant. On a sorti la tête de l'eau et bon sang comme il est jouissif de s'en rappeler chaque année autour d'un défilé carnavalesque enflammé. La Santa était un délire alternatif, aujourd'hui c'est toute une ville qui retient son souffle le temps d'une journée.

FÊTER LE NOUVEAU MONDE COMME

POUR LUI CRIER MERCI !

Merci de nous permettre d'être en vie. De vivre de ce que l'on sait faire. De nous avoir rappelé qu'on savait faire. De nous avoir déculpabilisé, dé-lobotomisé, délivré des chaînes que l'on s'est si longtemps imposées. Se lever le matin la tête dans les vignes en regardant s'envoler les flamands roses, avec ce sentiment de plénitude et d'utilité publique. Se coucher le soir au son des « batucadas » et autres fanfares locales. Qui aurait cru il y a cinq ans, après toutes les difficultés que nous avons rencontrées, qu'Emmaüs Roya deviendrait le centre agricole culturel le plus célèbre de la région ?

MILLIARDAIRES D'ÊTRE

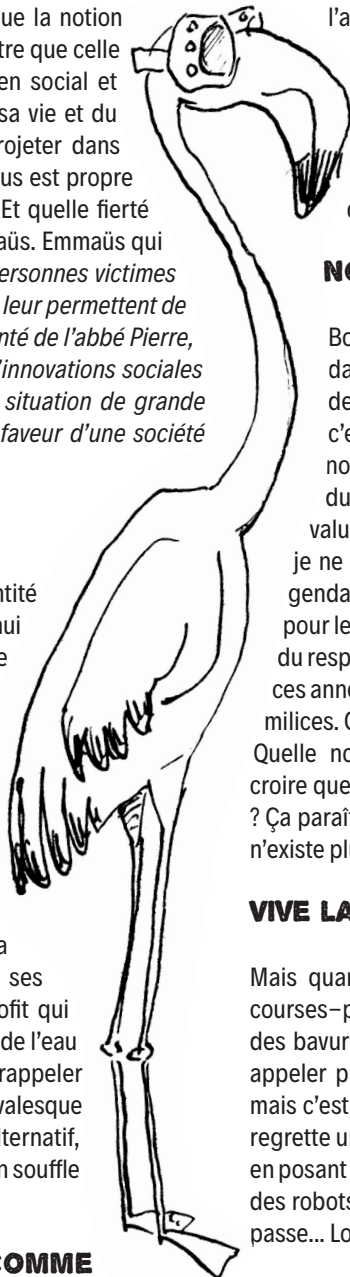
Je me souviens de ma mère qui me disait, « si tu étais payé pour tout ce que tu fais, tu serais milliardaire aujourd'hui ». Alors je ne suis toujours pas milliardaire et ne le serai jamais puisque l'argent n'existe plus et que la distribution des richesses est un des objectifs essentiels de notre monde. Mais puisque justement l'accumulation de richesses n'existe plus, alors peut-être bien que nous sommes toutes milliardaires finalement. Milliardaires des richesses sociales et relationnelles que l'on construit chaque jour. Milliardaires des initiatives individuelles et collectives qui fleurissent à chaque instant. Milliardaires de ce que nous faisons, plutôt que de ce que nous avons. Milliardaires d'être et non d'avoir.

NOSTALGIE

Bon, sur ce, je dois vous laisser. Ce soir on boit l'apéro dans la cabane volante de Cédric. Oui, ça va on peut kiffer deux minutes non ? Et franchement, à la troisième poire, c'est un peu comme si elle volait. Et puis, je suis d'humeur nostalgique, je sens qu'on va se marrer à se rappeler du passé. Ah, ce satané péage de la Turbie nous en aura valu quelques aventures. Je me demande même si parfois je ne regrette pas un peu le bon vieux temps des CRS et des gendarmes. Ce bon vieux temps où il fallait jouer aux justicier.e.s pour leur rappeler qu'ils étaient là pour être garants de la paix et du respect de la loi et non pas l'inverse. Quand on y pense, toutes ces années à accepter les abus de pouvoir incessants des polices milices. Quelle perte de temps et d'énergie ! Et puis les frontières. Quelle notion hallucinante aujourd'hui ! Comment pouvait-on croire que la fermeture puisse être une réponse au vivre ensemble ? Ça paraît tellement absurde maintenant que la notion d'étranger n'existe plus et que la seule condition d'être humain fait consensus.

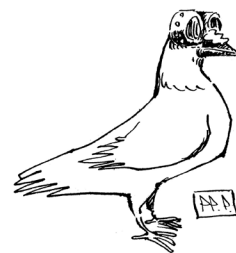
VIVE LA POIRE

Mais quand même, les courses-poursuites, c'était marrant les courses-poursuites... et les enregistrements vidéos et audios des bavures policières... et les mascarades juridiques qu'on osait appeler procès... et les assassinats politiques et policiers... Non, mais c'est vrai, comment on fait pour râler maintenant ? Parfois, je regrette un peu ce 1^{er} mai 2022 où la police s'est rendue à la raison en posant les casques au sol après avoir dévasté tout le pays comme des robots décérébrés. Bon, et puis je me ressers une poire, et ça passe... Longue vie à Emmaüs... Et vive la poire !





TRACT RETROUVE DANS UN VIEUX CAHIER DATANT
DU PREMIER CONFINEMENT DE 2020



LE VIEUX MONDE DE MONSIEUR MACRON

On a la rage, nous les confiné-e-s de la vie. Dans nos petits espaces, on s'étripe, on souffre, en dehors de nos espaces vitaux. Les livres du confinement sont celles et ceux où il y a le moins d'État si on y réfléchit. Un État incapable d'autre chose que de se recroqueviller sur son pouvoir. Sclérosé-e-s, au bout du rouleau, incapable ramassis d'inutiles qui nous gouvernent, nous asphyxient, décident pour nous la réduction des budgets de la santé, et augmentent ceux de la guerre. Contre les pauvres, d'ici et d'ailleurs. Puis contre tout-e-s, les ennemis invisibles de la société matérialisé par exemple par ce foutu coronavirus. Pourtant, nous sommes encore des dizaines de millions, sûrement beaucoup plus, à demander un autre monde, depuis qu'on nous a imposé cette foutu globalisation verticale comme nouvelle forme de colonialisme techno-bureaucratique financier. Nous sommes des multitudes à avoir revendiqué un autre monde, une autre mondialisation. On nous dit aujourd'hui que la Terre respire, qu'il y a moins de pollution. Qu'il y a du bon là-dedans. Mais alors, vous êtes au courant que cela ne va pas ? Que les hectolitres de poisons que vous avez, avec véhémence et folie contribué à déverser des nos écosystèmes aux travers des pesticides, PCB, perturbateurs endocriniens, et des myriades de néo-composants chimiques, ont bien entendu fragilisé considérablement nos systèmes immunitaires. C'est vous, qui avez accaparé le pouvoir de toust-es entre vos mains malsaines de maladifs-ves capricieux-ses et gavé-e-s qui avaient peur de mourir. C'est vous les vieux-vieilles. Le vieux monde, c'est vous M. Macron, et votre armé de clones sur les startingblocks pour vous remplacer, si nombreux-euses à vouloir prendre votre place, vos hologrammes transhumanistes en puissance.

BORDEL !

C'est vous qui avez donné votre consentement à ce monde déglingué et absurde, alors qu'il comporte en lui pourtant toutes les germes possibles de plus d'Autonomie, de plus de Liberté, de plus de Justice sociale ; bordel, c'est vous qui avez peur de mourir. C'est votre monde pourri d'égoïsme et de condescendance qui est vieux. Qu'il pourrisse, qu'il moisisse. Et que sur ces décombres puissions-nous co-construire tout-e-s un monde plus stimulant intellectuellement que celui dans lequel vous vivez. Votre vitesse est l'inertie de notre époque. Bordel ! Nous vous interpellions depuis des siècles maintenant parce que nous ne supportons pas les injustices que vous avez institutionnalisées, et dont vous êtes à la fois moteurs et combustibles, pour vous dire que nous aspirions à une autre morale que celle de la guerre entre tou-te-s.

Nous, les humain-e-s, peut-être n'en faites-vous plus partie, exigeons désormais une autre morale. Nous n'avons d'autre choix que de vivre en société. C'est le foutu contrat social. Vous les nantis, les trouillard-e-s, les confortables, vous nous faites la guerre. Nous, les autonomes, les libres penseurs-seuses, les amoureux-euses de la diversité, demandions juste à être tranquilles et à ne plus subir votre violence sociale parce que cela allait provoquer inévitablement de graves conséquences pour le collectif. Vous nous avez pris de haut. Et vous aviez tort ! Les humain-e-s vivent en société. C'est un phénomène d'organisation collective. Nous nous sommes époumoné-e-s à vous convaincre que nous avons raison.

Nous vous disions que de déforester les habitats naturels de milliers d'espèces sauvages, cela n'était pas une bonne idée : par intérêt direct pour notre espèce d'abord, parce que cela nous mettait en contact avec des virus exotiques trop rapidement, trop massivement. Aussi parce qu'une idéologie telle que celle qui nous permet de n'avoir aucune crise de conscience lorsque nous détruisons les lieux de vie d'autres espèces que la nôtre, signifiait à nos yeux la même pathologie mentale que celle qui amène certains hommes à se croire maîtres de leur femme, de celle qui a rendu possible en pratique la domination de l'homme sur la femme, ce que nous nommons le patriarcat, de la domination des hétérosexuels, de gens plutôt minces, jeunes, beaux, liftés, athlétiques, de celles et ceux qui pensent qu'on a bien mérité ce qu'on vit... Bref, de toutes les formes d'autoritarisme, de domination, de prise de pouvoir.

NOUS AVONS LA RAGE.

Parce qu'on vous prévient depuis longtemps. Parce qu'on essaie de vous faire entendre que quel que soit le rapport de domination, il crée des inégalités, des frustrations, de la violence sociale, et que la seule solution pour se sortir de cela serait de cesser avec ces rapports de domination : de l'homme sur la nature pour ne parler que de celui-ci puisqu'il est directement responsable de la situation actuelle. Pour autant ne pas oublier que cette culture de la domination doit être déconstruite globalement, la plus grande difficulté dans tout ça réside justement dans le fait qu'on doit faire face à tous ces rapports de domination à la fois, et pas un à un, et qu'il n'y a pas de contexte qui pourrait nous absoudre de notre manque d'attention ou d'effort sur tel ou tel plan. On a la rage face à vos silences accablants, la rage parce que vous n'avez eu de cesse d'être impitoyables de violence gratuite vis-à-vis de

toutes celles et ceux qui ont eu le courage de vous le dire, parce que vous ne pouviez pas supporter l'idée d'être contesté-e-s, d'être déconstruit-e-s.

Et si vous vous arrêtiez un petit peu et qu'enfin vous vous disiez la vérité. En volant ainsi le pouvoir de faire de chacun-e d'entre nous, en structurant notre société sur des rapports de domination, rapport de domination qui sont aussi en, et reproduits par, chacun.e de nous, vous n'avez jamais eu comme objectif la véritable paix sociale. Par peur de conflictualité réelle (conflits positifs), vous avez noyé la société dans une multitude de conflits superflus, de surface, qui n'ont jamais eu lors de leurs résolutions sanglantes comme suite que d'éloigner les problèmes de vos champs de vision.

La merde, vous êtes en train de vous la prendre dans la gueule, comme un boomerang. Et si on faisait table rase et qu'on sortait de la haine sociale ? Et si on se remettait à imaginer un autre

monde, une autre humanité, d'autres morales et sans domination ? Alors, les idées anarchistes seraient probablement celles qui se montreraient les plus stimulantes intellectuellement, les plus avancées sur ces réflexions, les plus futuristes ? On a le droit de le penser. Un peu d'idéalisme ne fait pas de mal. Quoi qu'il en soit, on ne se laissera pas tuer sans rien dire. A la violence, nous répliquerons comme nous arriverons à le faire. Sans plan établi. Sans volonté autre que de continuer à pouvoir faire ce qu'il nous est possible de faire, doté-es de nos rationalités, de nos émotions, de nos instincts et de tout le bordel qui fait que nous sommes des animaux sensibles et émotifs. Et voilà. Nous refusons d'être superflu.e.s . Et que quiconque le soit, sauf s'il-elle le souhaite. Parce que nous voulons pouvoir continuer à aimer le Monde.

Par Jide

HANNAH ARENDT : LA VIOLENCE TUE TOUTE POSSIBILITÉ D'ACTION.

C'est grâce à Hannah Arendt, exilée allemande juive aux États-Unis, fuyant l'antisémitisme institutionnalisé des Nazis, que nous devons la notion de « la banalité du mal ». La jeune universitaire, dépitée et dégoûtée par l'approche intellectuelle condescendante de l'intelligentsia des années 1930 de son pays, face à la montée du nazisme et d'Hitler, ayant fui aux États-Unis depuis des décennies, avait été atterré par la facilité de programmation d'un système aussi sanguinaire et inhumain que celui de l'extermination physique des juifs. Écouter les témoignages médiocres du haut fonctionnaire nazi Adolf Eichmann en 1961 lors de son procès à Jérusalem, lui avait inspiré cette formule « de banalité du mal ». Et avec comme rouage, la bureaucratie, notamment celle qui aura permis aux hauts fonctionnaires nazis de mettre en place la logique des camps de concentration et la solution finale, en facilitant celle-ci, notamment en saucissonnant la chaîne des responsabilités afin qu'aucune partie de ce système ne puisse s'en sentir responsable ni coupable, en intégrant aux processus exterminateurs la capacité émotionnelle des bourreaux à pouvoir poursuivre leur barbarie sans trop d'états d'âme. Et bien, aujourd'hui aussi, la banalité du mal est en marche. La bureaucratie c'est aussi le système capitaliste dans lequel on est tous et toutes un rouage plus ou moins conscient. Les fonctionnaires du capitalisme sont les travailleurs-euses capitalistes.

L'ÉTAT EST LA POLICE. LA POLICE C'EST L'ÉTAT.

L'État est policier. L'État tient parce qu'il a le monopole de la violence légale. Celle de sa police qui détient les armes. Et de son armée. Et c'est la culture de l'État que d'être policier. Surveiller. Punir. Lorsque le pouvoir de l'État augmente, l'État policier se renforce. Et sa culture de surveiller et de punir avec : dénonciation ; délation ; méfiance ; paranoïa. Comme l'État. Sans État, parions que la culture de la violence disparaîtrait. Et quoiqu'il en soit, moins d'État permettrait de mieux équilibrer les rapports de force et les contre-pouvoirs. Tentons l'expérience d'équilibrer vraiment les rapports de force et leurs inévitables effets secondaires.

SI L'ÉTAT DÉTIENT LE MONOPOLE DU POUVOIR, ALORS C'EST UN ABSOLUTISME INTOLÉRABLE.

Entamons la transition du capitalisme d'État vers un secteur commun et collectif véritablement public fort. Et pourquoi pas moins d'État et plus de public ? Imaginons cela : coopérative agricole, ouvrière, atelier partagé, cage d'escalier commune, jardins communs, transports, eau, élec, gaz, avec un minimum collectif. Au-delà de l'autorité publique ou privée, inventons une autre voie, celle de l'autogestion. Autogéré.e.s ... ? Vous en pensez quoi ?



LES ÉMEUTES DE 2021



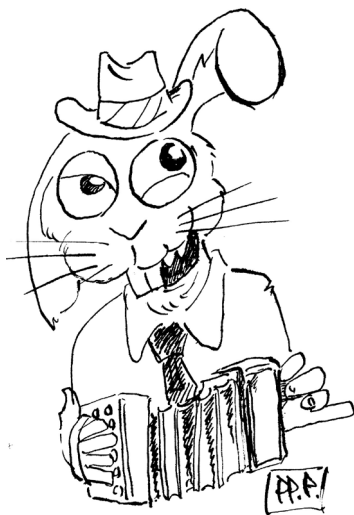
Des combats de rue quotidiens, dans la lignée de ce qui avait été initié par les Gilets jaunes et le soulèvement des banlieues. «*Justice nulle part. Emeutes partout*», clamait-t-on alors, dans les rues, dans les prisons, les quartiers, les CRA.



RAPPELEZ-VOUS



Ces photographies ont été prises à Toulouse, sur le front, par @AnaiisJanin, aka la Grenouille Ninja.



L'horoscouaïpe n'est plus offert, il est partagé, oui parce que maintenant on partage on t'a dit ! Et puis on a réinventé les signes, parce que le monde ancien n'est plus on t'a dit ! Et ce Mouais-ci c'est Louise Michel qui le signe et ouais kesta ?! • Par Vice et Versailles

LOUISE MICHEL

SEXE : Les Louise Michel seront en veine ce mois-ci. Dégainez votre charme imparable au prochain festin : vos yeux sentiront le cul comme disait tonton Robert en 2021 (RIP tonton Robert). Vous ne rentrerez seul-e-s qu'un soir sur deux. Etrangement cela correspondra aux soirs où vous picolerez, mais n'ayez jamais de regrets, même si dans vos souvenirs les plus nébuleux il se peut qu'il y ait un lapin. ALCOOL : Quel lapin putain ?! DROGUE : Celui avec un chapeau ?!

LES MOTS CROISÉS BARRÉS DE TIA PANTAÏ

Grid for crossword puzzle with 10 columns and 10 rows. Some cells are blacked out. Row labels I-X are on the left, column labels 1-10 are at the top.

- 1. Passivité active dans la lutte.
2. Allongées. Balai ou berge.
3. Réalités. Possessif.
4. Coutumes. Pronom inversé.
5. Joint qui tourne.
6. Amortira. Animé ou déplacé.
7. Lettre grecque. Abandonner.
8. Organisme de comptage. Sépare deux montagnes.
9. Retirés. Sous les fesses pour cavalier.
10. Venus au monde. Malignes.
I. Pour qu'elle arrive, il faut la faire.
II. Après les hirondelles. Prison parisienne.
III. Cucul la praline.
IV. Colorer. En matière de.
V. Ensemble. Défaut.
VI. Accessoire de golf. Connu.
VII. Garanties.
VIII. Rivière bretonne.
IX. Drogue. Pour aiguiser, ou bien écraser.
X. Sont tombées sous le charme.

LES SOLUTIONS DU MOUAIS 6

Solution grid for the crossword puzzle with 10 columns and 10 rows. Row labels I-X are on the left, column labels 1-10 are at the top. The words are: I. ESSENTIELS, II. LAINEUX UE, III. EMERIONT, IV. PANGÉUSES, V. HAGENRAT, VI. APERSISTE, VII. NOIÉON EP, VIII. TRESMORSE, IX. ETAMIEE, X. SESTERCES.

LE SACHIEZ-TU ?

Pour briller de son cœur entier car la connaissance quand même c'est important et ça brille comme des lucioles, oui là-bas au fond du jardin, regardes bien ! • Par Mouth

L'ÉCHARPE ROUGE

Le sachiez-tu, que le jour où on a failli pendre Christophe Barbier, juste pour lui faire peur le con, il a tweeté dans un dernier geste de désespoir : « Au monde libre, pour la vie, luttiez avec vigueur mes frères actionnaires ! ». La légende dit aussi qu'il a fait pipi sur lui. On lui a rendu sa liberté, mais on a gardé son écharpe... l'histoire ne dit pas où elle a fini. Mieux vaut ne pas savoir.

LIBÉRÉS

Le zoo de Mumbai est devenu le symbole de la révolution d'Avril en 2022 en Inde. La foule ivre de joie, en plein accomplissement de sa

révolution a en effet libéré tous les animaux de leurs cages. Personne ne fut blessé ou attaqué, les témoins se remémorent encore le regard des animaux délivrés. Depuis ce jour, le tigre est devenu l'emblème de la cité. D'aucun aurait voulu rajouter le pangolin, mais sans consensus.

MARCHANDISES

Le 26 Février 2023, au cri de « nous ne sommes pas des marchandises », les hangars d'Amazon ont brûlé, simultanément dans le monde entier. Depuis, on célèbre ce moment clé de la lutte par un carnaval mondial. Chacun se grime en chantre du capitalisme pas-sé. On y brûle les objets inutiles, les marchandises du passé.

LE VIRUS POLLUANT



Un jour, alors que la planète Terre était encore polluée, les extraterrestres de la planète Orius, se concertèrent :

– *Cette planète est beaucoup trop polluée !* s'exclama l'extraterrestre Orion.

– *Si ça continue comme ça, Orius va l'être deux fois plus que cette planète bleue !* remarqua l'Orienne Iria.

– *Il faut faire quelque chose !* s'écria Orion.

– *D'accord, voilà ce que je vous propose...* murmura un Orion prénommé Arcoste. *Nous allons leur envoyer un virus par l'intermédiaire de notre vaisseau intergalactique. Ainsi à cause de ce virus (que nous leur laisserons le choix de nommer à leur guise) ils seront préoccupés par autre chose que la consommation.*

– *Merveilleuse idée,* s'exclama Iria.

Quelques jours plus tard, le virus fut apporté sur Terre. L'épidémie prospéra et ravagea rapidement plusieurs pays. A tel point que l'épidémie se transforma en pandémie.

Les humains furent alors barricadés chez eux. Ce qu'on appelle aujourd'hui, le grand confinement. Le plan d'Arcoste avait marché. A présent que la consommation avait fait place à la survie, la pollution faiblissait énormément, ce qui faisait baisser les ondes malsaines qui s'étaient installées autour d'Orius.

Sur la terre, les astronomes observaient toujours le ciel et un jour arriva, où ils découvrirent la planète Orius.

– *Mais qu'est-ce que c'est !???* s'écria Hortensia, la patronne de l'observatoire.

– *Je n'en sais rien !* répondit Hugo, un de ses employés. *Il y a trois jours ce n'était qu'une étoile !*

Eh oui ! Car plus les ondes disparaissaient, plus la planète des Oriens devenait visible depuis la Terre.

Les astronomes firent appel aux astronautes. Avec leur fu-

sée, ils allèrent à la rencontre de cette mystérieuse planète. Une fois arrivés, ils posèrent pied à terre. Ce qu'ils virent leur coupa le souffle, des extraterrestres ! Mais contrairement à ce que nous pensons, ils ne sont ni verts ni bleus. En fait, ils nous ressemblent beaucoup. Mis à part leurs yeux et leurs langues, car ils avaient tous les iris violets, et la langue bleue. Sinon leur peau était blanche ou noire, ils avaient deux jambes, deux oreilles, comme tout le monde.

Bouche bée, les yeux grands ouverts roulant dans leurs orbites pour voir un maximum de choses, les astronautes s'avancèrent. Iria, Orion et Arcoste les accueillirent :

– *Bonjour, vous êtes sûrement les astronautes ?* dit Iria.

– *A...astronautes,* balbutia Henri, le premier astronaute.

– *Vous êtes venus pour nous poser des questions ?* suggéra Orion.

– *Heu... oui,* dit Rose, la deuxième astronaute, qui leur fit alors part de leur récit.

Une fois celui-ci fini, Arcos expliqua :

– *C'est nous qui avons libéré le virus, car vous polluez trop. Mais ça ne touche pas uniquement votre planète cette pollution, mais aussi la nôtre.*

Arcos leur expliqua tout en détail.

– *Alors si nous arrêtons de polluer, vous retirez votre virus,* résuma Henri.

– *Retournez sur votre planète, agissez en conséquence, et vous verrez.*

– *Marché conclu !*

Ils se serrèrent la main, puis les astronautes quittèrent Orius. Et c'est depuis ce temps-là que nous ne polluons plus notre vieille Terre.

Texte écrit par Louison 11 ans , le 25 Avril 2020, pour l'anniversaire de son papa !

